

CORINNE GUILTEAUD

SAYANI

LA MALÉDICTION DU DIEU-JAGUAR



voy[el]

Les Éditions Voy'el bénéficie du soutien de Ciclic-Région Centre
dans le cadre de l'aide aux entreprises d'édition
imprimée ou numérique.



ç i ç l i ç

Corinne Guitteaud

SAYANI

LA MALÉDICTION DU DIEU-JAGUAR

voy'[el]

AVANT-PROPOS

À l'origine, ce récit ne comportait que la première partie et était destiné à un appel à textes autour de l'univers merveilleux. Voilà pourquoi vous y retrouverez des éléments communs avec l'histoire de la Belle et la Bête ou plutôt celle d'Éros et Psyché qu'il a inspirée.

En outre, le roman prend place dans un monde proche des contes andins, en partant d'un livre que j'ai lu pendant mon enfance et qui m'a fait découvrir les mythes et les légendes d'Amérique du Sud. Vous y trouverez donc un certain nombre de termes en rapport avec la culture péruvienne, mais aussi la faune et la flore de cette région. Le Pérou a par ailleurs inspiré le découpage du récit en trois parties : La Forêt, la Montagne et le Lac. Cependant, pour ajouter un peu d'originalité à mon texte, certains mots sont totalement inventés (ils figurent en italique), de même que des lieux, des animaux et des situations. J'ai mélangé des mythes et recréé un contexte qui s'éloigne de ce que fut réellement l'Histoire du Pérou.

Certaines notes pourront vous guider pour distinguer les éléments appartenant au monde andin.

Je vous souhaite une très bonne lecture et surtout, je vous remercie d'avoir acheté légalement ce livre, c'est une reconnaissance de plusieurs années de travail que j'apprécie énormément. Ce soutien permet aussi de poursuivre l'aventure des Éditions Voy'el.

PARTIE 1 : LA FORÊT

CHAPITRE 1 : UNE TERRIBLE FAMINE.

Sayani avançait lentement dans la Forêt, à la recherche d'une plante médicinale que Kunaq, le shaman du village, lui avait demandée. Un œil moins exercé que le sien serait sans doute passé à côté de la liane qui grimpait à l'assaut des troncs d'arbres, semblable à beaucoup d'autres. Mais il savait la reconnaître, car il suivait depuis son plus jeune âge l'enseignement de Kunaq. Sayani aimait de toute manière passer du temps dans la Forêt et la perspective de pouvoir ainsi aider les siens le comblait. Contrairement à ses trois frères, il détestait la violence de la chasse ou se distinguer dans des épreuves physiques. Cela ne l'empêchait pas de susciter un grand intérêt auprès des jeunes filles du village. En le voyant passer ce matin avec le panier dans lequel il espérait rapporter la liane recherchée, elles l'avaient salué avec des rires timides. Il avait répondu à leur enthousiasme par un geste amical de la main, avant de s'enfoncer dans la jungle. C'était en effet un beau jeune homme aux longs cheveux noirs et fins qui cascadaient sur ses épaules et qu'il ramenait le plus souvent en arrière en les attachant avec des lanières colorées. Ses grands yeux bruns bordés de cils immenses brillaient d'une intelligence peu commune et quand il souriait, ses lèvres fines réveillaient deux jolies fossettes au creux de ses joues.

Avec précaution, Sayani cueillit la plante qu'il convoitait et l'enroula pour éviter qu'elle ne s'abîme. Il en profita aussi pour ramasser d'autres herbes : celle-ci soulagerait un vieil homme pour ses douleurs abdominales, celle-là – la *makha* aux feuilles pourpres – aiderait peut-être un couple à avoir enfin un enfant, tandis que cette troisième aux tiges effilées

permettrait de lutter contre la fièvre une fois pilée pour récupérer son suc. C'était une bonne récolte et, satisfait, Sayani envisagea de retourner au village et de déposer tout cela chez le shaman. Il cueillit toutefois encore quelques baies, bien que cela ne puisse suffire à rassasier les estomacs vides. La tribu vivait hélas ! une période troublée : le gibier se faisait rare, les chasseurs revenaient bredouilles, ses frères, en colère, cassaient leurs arcs ou leurs lances de dépit. Les dieux restaient inflexibles. On ignorait cependant les raisons de leur colère. Depuis que tout cela avait commencé, Kunaq avait beaucoup de mal à rejoindre le monde des esprits pour apprendre ce qui suscitait ainsi leur ressentiment. Pourtant, le père de Sayani gouvernait avec sagesse ; jusqu'à présent, le village prospérait. Le cacique se montrait généreux dans ses offrandes aux *deiwas* et respectait ses ancêtres.

Le jeune homme se demandait au contraire si le responsable, ce n'était pas lui.

Il aimait tendrement ses parents. Il appréciait ses amis, mais à l'âge où ses frères avaient pris femme, lui restait seul. Il n'avait rencontré personne qui fasse battre son cœur plus vite, personne qui lui donne envie de revenir en hâte de ses excursions quotidiennes, personne pour l'intéresser plus que le chant des oiseaux perchés là-haut, dans la canopée. Pour Sayani, les parfums de la Forêt, la terre sous ses pieds, le vent dans ses cheveux, le contact rugueux des troncs sous ses doigts comptaient plus que la présence de ses semblables. Il n'était jamais aussi heureux que seul au milieu des arbres. Peut-être un jour se transformerait-il en l'un d'eux ? Comme le *ouagou* à la floraison d'un pourpre intense et au parfum entêtant. Peut-être un jour ne

reviendrait-il jamais de ses expéditions dans la jungle ? Alors, il faillirait et son peuple se retrouverait sans shaman.

S'extirper des rets de la Forêt lui demandait parfois des efforts surhumains. Sans doute cela contrariait-il les dieux. Ainsi faisait-il peser la froideur de son cœur sur sa tribu.

Il n'osait pas confier ses pensées à Kunaq. S'il l'apprenait, ce dernier ne le chasserait-il pas, plongeant sa famille dans la honte ? Cette peur-là suffisait encore à l'arracher à la jungle et à l'obligeait à revenir...

Dès qu'il franchissait l'orée de la Forêt pour rejoindre la clairière où se nichait son village, Sayani ressentait un déchirement. Il lui arrivait de se tourner brièvement en arrière. Une fois, il avait cru distinguer un regard entre les larges feuilles, un regard terrifiant, celui du dieu-jaguar. Et cette simple vision avait glacé son cœur. Pendant combien de temps ce redoutable chasseur l'avait-il suivi ? Pourquoi ne l'avait-il pas attaqué ? L'Atashinka s'était senti encore plus fautif. Inexplicablement fautif. Il était resté figé un long moment, les yeux plongés dans ceux du jaguar, s'attendant sans doute à ce que le fauve achève ce qu'il aurait dû commencer. Mais l'animal avait reculé dans l'ombre. Un frémissement, puis il avait disparu.



Lorsque Sayani rejoignit la hutte du shaman, Kunaq discutait avec son père. Le chef semblait avoir vieilli ces dernières semaines, un poids immense pesait sur ses épaules. L'inquiétude tirait ses traits. Sa coiffe de plumes colorées paraissait inexplicablement terne. Kunaq invita d'un signe son disciple à s'approcher. L'Atashinka lui tendit

son panier, après avoir adressé un salut à son père. Oroni serra les lèvres et appuya d'un hochement de tête les félicitations du shaman quand ce dernier se réjouit de la récolte de son fils. Puis Sayani entra dans la hutte, laissant les deux hommes continuer de discuter. Il ne put s'empêcher d'écouter leur conversation.

« Je ne sais plus quoi faire. Nous devenons si faibles, se lamenta Oroni. La maladie frappe chaque famille, le deuil réduit nos chasseurs à l'impuissance, les ventres de nos femmes sont secs et nos cœurs s'épuisent de chagrin à force de pleurer. Ce village est-il maudit ? Que dois-je faire, Kunaq ? Dis-moi ce que je dois faire ! »

Le shaman resta silencieux un long moment, traçant des signes dans le sol. Sayani le voyait faire, assis sur les nattes de feuilles tressées.

« Il existe un lieu où tu peux interroger les dieux. Ici, ils ne m'écoutent plus. Je ne peux y aller et laisser les malades sans soins. Or, les *deiwas* n'accepteront pas les prières de n'importe quel membre de notre peuple. Personne d'autre que toi ne doit s'y rendre. Tu porteras de l'or et des offrandes que je préparerai pour toi et tu y resteras jusqu'à ce qu'ils te répondent.

— Où se trouve cet endroit ? » demanda le chef, que la perspective d'un voyage incertain ne paraissait cependant pas rebuter.

Kunaq se baissa et jeta un regard dans la hutte.

« Sayani, rentre chez toi, cette conversation ne te concerne pas. »

Dépité, son disciple ne put qu'obéir.

Plus tard, quand son père rentra, il annonça à sa femme et à ses fils qu'il partirait. Si les aînés acceptèrent plutôt facilement la décision d'Oroni, le benjamin protesta :

« Tu ne peux y aller seul !

— Kunaq a été clair. Personne ne doit m'accompagner. Toi moins qu'un autre.

— Mais pourquoi ?

— Tu dois rester pour l'aider. Il a beaucoup de travail. Les corps sont malades, mais les esprits aussi. Les nôtres ont besoin de toi, mon fils, de même que ta mère et tes frères. »

Sayani cacha mal sa déception. Il entendait plutôt à travers ce discours que son père n'avait pas confiance en lui. Si Oroni autorisait facilement ses aînés à partir chasser, parfois durant plusieurs jours, jamais il n'avait supporté que son benjamin s'éloigne plus de quelques heures du village. À croire qu'il était prisonnier, s'agaça ce dernier. Prisonnier de cet endroit, prisonnier de ses responsabilités en tant que futur shaman, prisonnier de ses désirs qu'il ne pouvait satisfaire.

Il assista, impuissant, au départ de son père. Toute la tribu s'était réunie près de la rivière et le regarda charger sa pirogue avec l'aide de ses frères Sayani, lui, resta à l'écart. Il contemplait les eaux tranquilles, se demandant jusqu'où elles conduiraient le chef. Il écoutait son chant, elle lui chuchotait :

« Viens, Sayani, viens. Retire ce poids de tes épaules. Laisse-les à leur peur et à leur chagrin. Viens. Monte dans cette pirogue. Tu seras libre, Sayani. Libre ! »

Il se tenait là, les bras ballants, et réagit à peine quand Oroni mit son embarcation à l'eau et que les villageois l'acclamèrent. Lorsque l'Atashinka tourna enfin les yeux vers son père, le chef ne le regardait déjà plus. Il avait saisi ses pagaies et le courant l'entraînait au loin. Un immense soupir souleva la poitrine de Sayani. Son désir d'évasion venait de s'envoler. Il ne pouvait que retourner à sa vie d'avant, celle où il rêvait de Forêt profonde, de cimes lointaines, celle où il finissait toujours par regagner le village.



À partir de là, les jours s'écoulèrent, interminables. Sayani s'occupait des plus faibles. Il partait dans la Forêt, tenté de s'y perdre, revenant chaque fois pour sauver les siens. Il dormait peu, mangeait encore moins, se consacrait aux malades, aux enfants qui pleuraient parce que le sein de leur mère ne donnait plus de lait. Il les distrayait avec les histoires que Kunaq lui avait apprises. Il leur fabriquait des poupées tressées avec des lianes pour représenter les personnages de ses contes. Les petits l'écoutaient, pendus à ses lèvres. Ils frémissaient aux moments les plus angoissants, ouvraient de grands yeux lorsque le héros se trouvait en mauvaises postures, souriaient dès qu'une aide inattendue venait le sortir d'une situation délicate. Mais quand les *deiwas* intervenaient, leurs expressions se troublaient et il leur arrivait souvent de demander au jeune homme pourquoi les dieux leur en voulaient autant. Il ne savait pas quoi leur répondre.

La beauté des femmes du village se fanait, tandis que l'épuisement tirait leurs traits et que l'inquiétude effaçait leur bonne humeur. Elles se regroupaient parfois, pauvres créatures décharnées, et Sayani tâchait de les faire sourire en leur apportant des fleurs de *cucarda* aux couleurs flamboyantes. Mais elles ne voulaient plus orner leurs cheveux et lui adressaient de tendres regards qu'il fuyait avec honte.

Ses frères, Luni, Kani et Roani guettaient ses moindres faits et gestes. Il sentait leur présence dans la Forêt. Sans doute croyaient-ils qu'il avait trouvé un moyen de rapporter de la nourriture. Mais tout autant qu'eux, il souffrait de la faim. Il la trompait plus facilement en buvant la sève de certains arbres

ou en grappillant quelques fruits rabougris au hasard de ses errances. Rien de suffisant pour espérer sauver son peuple.

Un orage terrifiant s'abattit un jour sur le village, prenant tout le monde au dépourvu, réduisant les huttes à des amas informes, condamnant certains membres de la tribu à rester sans toits. Heureusement, ils purent trouver refuge qui chez un voisin, qui chez un parent. Mais pour tous, il fallut nettoyer les dégâts et le sol raviné emporta les rares récoltes qui avaient pu pousser dans l'ingratitude des dieux. La rivière avala tout, y compris quelques Atashinkas imprudents. On ne put les pleurer longtemps, car l'accablement effaça très vite les larmes.

Sayani, lui, se sentait de plus en plus coupable, de plus en plus responsable pour ce que subissait son peuple. Kunaq lui reprochait son manque de concentration durant les quelques heures où il continuait de l'instruire. Son disciple plaidait la fatigue et l'inquiétude.

« Où est mon père ? Crois-tu qu'il a enfin atteint le lieu sacré dont tu lui as parlé ?

— Tu es bien indiscret, Sayani. Tu n'aurais pas dû entendre cette conversation, pas avant d'avoir été initié. Tais tes questions ou les dieux se fâcheront davantage. »

La colère menaçait alors de submerger le jeune homme. Les *deiwas* étaient bien injustes s'ils s'offusquaient de ses craintes pour leur chef. Il s'en voulait aussitôt pour ses pensées qui s'ajoutaient à la certitude qu'il avait quelque chose à voir dans le malheur qui frappait les siens. Et quand il contemplait le regard vide des enfants, cela le rongait davantage.

Les chasseurs décidèrent de s'absenter plusieurs jours afin de se rendre sur des territoires plus lointains. Seuls restèrent les femmes, les vieillards et les malades. Ses frères

refusèrent que Sayani les accompagne, alors que pour une fois, Kunaq avait accepté la requête de ce dernier.

« Tu nous ralentirais, dit Luni, l'aîné.

— Tu pourrais prendre une flèche à la place du gibier, ajouta Kani, le cadet.

— Et tu seras bien mieux ici », conclut Roani en bombant le torse pour bien montrer qu'il était plus fort que lui.

Mais à la vérité, ils pensaient surtout qu'il leur porterait malheur et ne le voulaient pas dans leurs pattes. L'Atashinka se résigna, car il préférait ne pas compromettre cette chasse. Il se sentit pourtant triste en les voyant partir. Son dépit augmenta encore plus à leur retour. En effet, ils revinrent les bras chargés de nourriture. Cela suffirait en tout cas à faire vivre le village durant plusieurs jours. Et d'ici là, leur père serait sans doute de retour. On se réjouit de cette bonne nouvelle, sans trop la fêter toutefois, de crainte de courroucer le *deiwa* qui pouvait en vouloir à la tribu et chacun s'en alla manger en famille dans sa hutte, sans qu'un festin commun soit organisé. Sayani s'adressa à la Lune, qu'il priait entre tous les dieux.

« Si je suis responsable, je suis prêt à payer le prix. J'accepterai toutes les épreuves que tu m'imposeras. Mais ne laisse pas mon peuple mourir. Permits que je me sacrifie pour que les miens puissent de nouveau avoir le ventre plein. »

Il s'endormit en espérant que sa supplique serait entendue.



Oroni était de retour. Have, le regard sombre, le corps lacéré, il était apparu à l'entrée du village, tenant contre lui un sac qu'il ne voulut montrer à personne à part au shaman.

Le secret fut longtemps gardé, jusqu'à ce qu'une cérémonie soit organisée. Même le jeune homme ignorait de quoi il s'agissait, Kunaq refusant de lui confier quoi que ce fût.

Le jour venu, on planta en terre de beaux grains dorés d'une plante qu'on appelait *kipaku*, promesses de bonnes récoltes. Dans son discours, le chef du village affirma que ceux-ci étaient un don du dieu du Soleil. Sayani contempla les sillons, le cœur rempli d'espoir, mais aussi de doutes. Cela suffirait-il, vraiment, à sauver tous ceux qu'il aimait ? Son père, en tout cas, avait l'air étrange. Il parlait peu, paraissait ailleurs, regardait souvent vers le lointain. Il refusa au début de raconter son périple. Avait-il pu consulter les dieux ? Étaient-ce eux qui lui avaient remis ce cette plante ? Pousserait-elle assez vite pour les nourrir bientôt ? Le champ, en tous les cas, était l'objet de toutes les attentions. La mère de Sayani y passait un temps considérable, avec les autres femmes, veillant à son bon arrosage et à arracher les mauvaises herbes. Mais au fur et à mesure que le *kipaku* grandissait, le cacique devenait irascible, au point que son entourage préférait l'éviter. Et à la vérité, il fallut beaucoup de courage à Sayani pour venir lui parler. Son père, cependant, se montra hostile.

« Ces affaires-là ne te regardent pas, mon fils ! » le rabroua-t-il avec humeur.

Il quitta la hutte aussitôt et sa mère reprocha au jeune Atashinka de l'avoir irrité. Mortifié, Sayani préféra lui aussi s'en aller et trouva refuge dans la Forêt.

Tandis qu'il se promenait au milieu des arbres, il sentit une présence rôder tout près. Les oiseaux devinrent tout à coup silencieux, toute la selva sembla retenir son souffle, comme si une terrible menace approchait. Au détour d'un sentier, Sayani stoppa net. Là se tenait un jaguar plus noir que la nuit.

Il posa sur le jeune homme un regard plus bleu que le ciel, couleur inhabituelle chez cet animal. Il serrait dans sa gueule un tapir qu'il venait sans doute de chasser. Il n'y avait aucun moyen de fuir et Sayani ne possédait pas d'arme. Il retint son souffle durant cette longue confrontation. Le jaguar ne bougeait pas et le scrutait, transperçant son âme. Puis, il lâcha sa proie et, avec nonchalance, quitta le sentier pour disparaître dans les fourrés. Les oiseaux, aussitôt, se remirent à chanter et Sayani à respirer. Il s'approcha prudemment du tapir mort et surveilla que le prédateur ne revenait pas. Au bout d'un moment, il se dit qu'il n'y avait aucune raison de laisser cette proie ici et la récupéra avant de rejoindre le village, en remerciant dans une prière son singulier bienfaiteur. Que faisait ce fauve si près des habitations et si loin de son terrain de chasse habituel ? D'où lui venait ce regard étrangement clair ? Et surtout, pourquoi ne l'avait-il pas tué ?

Toute la nuit, il fit de terribles cauchemars, au cours desquels l'animal pénétrait dans sa hutte, non pas pour le dévorer, mais pour continuer de le fixer ainsi de ses yeux pétrifiants.



Sayani avait donné le tapir qu'il avait rapporté à Kunaq, lequel l'avait préparé pour les plus démunis avant de leur distribuer les morceaux de viande avec l'aide de son disciple. À plusieurs reprises, l'Atashinka trouva d'autres proies sur les chemins qu'il empruntait pour sa cueillette et il les accepta avec reconnaissance pour les offrir de la même manière à son mentor. Ce dernier le regardait d'une drôle

de façon à chaque fois, en se gardant néanmoins de lui poser des questions qui auraient pu paraître malvenues. Ils furent appelés peu de temps après à la hutte du cacique et découvrirent celui-ci en proie à des maux de ventre si violents qu'il se tordait de douleur. Sayani et son maître eurent beaucoup de difficulté à le calmer et il fallut un long moment avant que la souffrance ne régresse, sans toutefois disparaître complètement. Oroni dut rester alité et les choses au village commencèrent à se compliquer.

Le jour de la récolte arriva. On préparait une grande fête. Selon Kunaq, les dieux semblaient approuver cette initiative. On leur réserva une partie des épis, le reste fut partagé entre toutes les familles. À charge pour elles ensuite de les cuisiner pour le festin. Les chasseurs aussi avaient rapporté de quoi se nourrir, à croire, racontèrent-ils, que le gibier se précipitait sous leurs flèches pour être tué. Sayani songea que les animaux de la Forêt devaient fuir le jaguar qu'il avait vu, plus effrayés par sa présence que par celle des hommes. Il préféra ne pas se mêler aux festivités et continuait de veiller son père qui n'allait pas mieux. Privés de leur chef, les Atashinkas s'en remettaient de plus en plus aux fils aînés de ce dernier qui en profitèrent pour prendre quelques libertés.

Ils décidèrent de réserver un traitement particulier au *kipaku* qu'on leur avait distribué. Ils se réunirent à l'écart du village avec d'autres chasseurs et interdirent l'accès à la hutte où ils avaient regroupé leur part de la récolte. Les frères de Sayani se montraient les plus féroces. Ils frappèrent une femme qui s'était trop approchée à leur goût. Lorsque son époux vint s'en plaindre à Oroni, ce dernier, trop malade, ne put le recevoir et l'homme repartit, plein d'imprécations contre le chef. Pourtant, le cacique, d'ordinaire épris de justice, ne se privait jamais de rendre la

loi quand on le lui demandait, même si cela concernait ses enfants. En agissant ainsi, il nourrit davantage de ressentiment contre lui alors qu'il semblait avoir abandonné les siens. Ce n'était pas acceptable, car il n'était pas du tout en état d'assurer ses fonctions et personne n'avait l'air de se rendre compte de la tournure que prenaient les événements. Sayani, agacé, alla lui-même parler à ses aînés qui le rabrouèrent et le menacèrent même de coups. Des villageois qui avaient assisté à la scène se présentèrent ensuite à lui et lui firent part de leur inquiétude et l'Atashinka se jura de retourner voir ses frères, quitte à se faire frapper lui aussi, cela réveillerait peut-être les consciences des autres membres de la tribu, bien plus nombreux et qui auraient pu facilement venir à bout des insolents.

Plusieurs chasseurs arrivèrent le soir de la fête avec une boisson qu'ils distribuèrent autour d'eux aux personnes qu'ils avaient choisies. Bientôt, ces dernières commencèrent à agir bizarrement : elles bafouillaient, elles titubaient et tombaient parfois, se montraient hardies dans leurs propos. Kunaq les crut d'abord malades avant de comprendre que leur état était provoqué par cette boisson de *kipaku* fermenté. Il enjoignit Sayani d'aller dans sa tente pour rapporter les remèdes dont il aurait besoin. Il tança pendant ce temps les buveurs et ceux qui leur avaient fourni le breuvage.

Dans la hutte, Sayani mit un moment à rassembler ce que le shaman lui avait demandé. Concentré sur sa tâche, il ne remarqua pas l'ombre qui se dressa dans l'ouverture et qui se rua ensuite sur lui pour l'assommer.

Quand il se réveilla, il était dans une pirogue qui dévalait la rivière. On lui avait lié les poignets et les chevilles et, de ce fait, il ne pouvait pas se jeter à l'eau afin d'essayer de rejoindre la rive. L'embarcation filait de plus en plus vite et

l'Atashinka devina qu'il se rapprochait des rapides situés à plus de deux heures du village ! Une véritable catastrophe. Personne ne viendrait à son secours et la pirogue risquait de se retourner dans les remous. L'angoisse étreignit l'Atashinka qui crut sa dernière heure arrivée. Il entendit le fracas de l'eau qui bouillonnait entre les rochers, la nuit l'empêchant de voir le danger approcher. Il lutta pour se libérer malgré tout et ne réussit qu'à se blesser. L'embarcation tanguait de plus en plus, la proue se souleva puis plongea brutalement avec un grincement sinistre quand elle entra dans les rapides. L'intérieur fut très vite rempli d'eau et ce qui devait arriver arriva, elle se retourna, emportant Sayani avec elle. Le jeune homme fut entraîné par le courant, il heurta le fond, remonta avec des mouvements frénétiques qui lui demandèrent une énergie phénoménale. Il avala de l'eau, toussa, s'étouffa avant d'être de nouveau attiré au fond de l'eau. Sa tête finit par rencontrer un rocher et il sombra tout à fait.



Quand il reprit connaissance, Sayani était allongé sur la rive, ses liens avaient été défaits et cela lui permit de se mettre péniblement sur son séant. Il regarda tout autour de lui. Il faisait jour depuis peu, les oiseaux se réveillaient dans les arbres, toute une famille de sapajous à tête noire, des petits primates au pelage roux, le considérait avec curiosité.

Sayani se demanda comment il avait pu finir sur la berge alors qu'il se pensait perdu. Et surtout, comment s'était-il libéré ? En se levant, il nota des empreintes humaines sur le sol et se figea. Qui pouvait bien se trouver ici ? Il n'y avait

aucun village dans les parages en dehors du sien, bien loin en amont. Toutefois, il connaissait peu cette partie de la jungle, sa tribu s'y rendait rarement, car des histoires circulaient à son propos. On racontait que des viracochas vivaient là. C'étaient des humains plus grands que la moyenne à la peau pâle et à la chevelure blanche. On disait aussi qu'ils avaient les yeux clairs et qu'ils habitaient dans des constructions immenses, en pierre, plus hautes que plusieurs huttes, qu'ils pouvaient bâtir eux-mêmes en une nuit. Enfin, ils avaient été accusés autrefois de venir dans les villages pour enlever les femmes et les emporter avec eux, car il n'en naissait pas parmi leur peuple. Ils ne mettaient au monde que des garçons. La légende expliquait en outre que, malheureusement, la mère mourait en couches et que jamais sa famille ne la revoyait. Sayani avait du mal à croire à l'existence de tels êtres et que personne ne les ait croisés depuis tout ce temps. Néanmoins, les empreintes qu'il contemplait n'étaient pas petites. Son sauveur devait le dépasser des épaules, étant donnée leur taille.

Le jeune homme descendit le long de la rive, il restait sur ses gardes. Il guettait le moindre bruit, le moindre mouvement dans la végétation. Le Soleil était haut dans le ciel quand il tomba sur un animal piégé dans un trou et il sursauta lorsqu'il entendit dans sa tête sa voix suppliante :

« *Sayani, Sayani, aide-moi !* »

Comment pouvait-elle connaître son nom ? Il s'approcha avec prudence et découvrit une femelle coati, à la fourrure marron gris, au museau fin et à la longue queue touffue et annelée. Il en avait déjà rencontré dans la Forêt, ils pouvaient se montrer malins et pleins de ressources. En l'occurrence, ces qualités ne servaient pas beaucoup à ce spécimen vu sa situation. Il était pourtant d'une taille

surprenante, mais le trou dans lequel la femelle coati se trouvait était aussi très profond.

« Tu connais mon nom ? demanda-t-il surtout pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé.

— *Oui, oui, mais hâte-toi, je suis prisonnière depuis des heures, j'ai soif, j'ai faim ? Aide-moi !* » répéta-t-elle.

Il avisa une branche sur le sol et décida de s'en servir. Il le traina jusqu'au piège et parvint à le positionner de telle sorte que l'animal puisse sauter dessus. Puis Sayani put hisser la femelle coati à la surface. Une fois en sécurité, celle-ci se secoua avec vigueur pour débarrasser sa fourrure des feuilles mortes et des brindilles qui s'y étaient accumulées. Elle le remercia chaudement :

« *Sans toi, jamais je n'aurais pu sortir toute seule d'un tel piège. Je m'appelle Achiyaku.* »

Ses yeux reflétaient une intelligence incroyable.

« Comment se fait-il que je puisse vous comprendre ? » s'étonna l'Atashinka.

Elle prit le temps de s'essuyer les yeux et le museau avec ses pattes avant de lui répondre :

« *J'étais humaine autrefois, mais j'ai contrarié le dieu-jaguar en me mêlant de ses amours et, pour me punir, il m'a transformée en coati.* »

Les yeux de Sayani s'écarquillèrent. Quelle incroyable histoire !

« *Depuis, j'erre sur cette Terre sous cette apparence et il peut arriver qu'un voyageur égaré vienne m'aider.*

— Je suis perdu, en effet », reconnut Sayani.

Et il raconta comment il s'était réveillé à bord de la pirogue et tout ce qui s'en était suivi, y compris sa découverte des empreintes singulières.

« *Tu as raison, un viracocha vit dans la région. Jadis, il régnait sur toute cette partie de la Forêt, mais voilà bien*

longtemps que ce n'est plus le cas. Étrange qu'il t'ait porté assistance, d'habitude, il se tient loin de tes semblables. Son peuple se fait chasser à cause de superstitions stupides. Les viracochas ont pourtant été une bénédiction autrefois, ils ont aidé nombre de tribus en leur apprenant à cultiver des plantes, à se soigner, ils ont même conseillé des empereurs ! » assura Achiyaku.

Elle semblait savoir tellement de choses, c'était fascinant.

La femelle coati se mit en quête de nourriture, après avoir bu à la rivière, et lui rapporta de quoi améliorer sa pitance. Ils s'installèrent sur la berge et partagèrent leur repas.

« Je te connais, Sayani, car je t'ai déjà vu dans la Forêt. Parfois, tu parais si désireux de t'y plonger pour ne jamais en revenir. »

Le jeune homme cessa de mâcher un yacon¹ qu'il avait lui-même déterré. C'était un peu fade, mais ça remplissait bien l'estomac. Il prit le temps d'avaler ce qu'il avait dans la bouche avant d'admettre :

« C'est vrai, cette tentation me happe de plus en plus souvent. Je me sens parfois si vide à l'intérieur, comme si rien ne pouvait m'atteindre. Je... je... Je n'arrive pas à aimer. Mes frères étaient mariés à mon âge, tandis que moi, personne ne m'intéresse. Alors je me dis que je serais tout aussi bien avec les arbres et les animaux.

— *Personne, vraiment ? Y compris... les garçons ? »*

Sayani rougit. À croire qu'Achiyaku pouvait deviner le moindre de ses secrets. En vérité, il avait déjà été troublé par le corps de certains de ses compagnons quand ils se baignaient tous ensemble à la rivière. Plus que celui des jeunes filles en

¹ Appelé aussi poire de terre, tubercule légèrement sucré qu'on peut manger cuit ou cru.

vérité. Rien n'interdisait chez son peuple de s'unir à une personne du même sexe. Mais... bien que certains se retrouvent parfois la nuit pour échanger quelques caresses et expérimenter les premiers émois de l'amour, il ne s'était jamais joint à eux. Le désir ardent qu'il voyait dans les regards des couples ne venait pas l'habiter.

« Je suis... bizarre, dit-il avec une grimace, songeant que se confier à une coati n'avait rien de commun en vérité.

— *Non, ne t'inquiète pas pour ça, lui assura Achiyaku. On peut très bien vivre seul, comme moi... Oui, bon, c'est vrai que je ne suis pas forcément le meilleur exemple. Regarde Kunaq. Il s'est dévoué à ton village, ne s'est jamais marié alors qu'il aurait pu, puisque rien n'interdit à un shaman de le faire, et pourtant, te semble-t-il malheureux ou... bizarre, selon toi ?* »

Sayani secoua la tête.

« *Alors, tu vois bien. Apprends déjà à te connaître toi-même, il te sera ensuite plus aisé sans doute de savoir ce que tu veux réellement et la solitude n'est pas une honte.* »

Elle s'ébroua soudain et commença à sautiller sur place.

« *Bien, assez discuté, il est temps que je te laisse et que je retourne à mes... occupations. Je te dois beaucoup en tout cas. Si tu as besoin de moi, répète trois fois mon nom et je viendrai pour t'aider. Mais... ne le fais pas sans bonne raison. À bientôt, Sayani.* »

Et en quelques bonds, Achiyaku avait disparu.

CHAPITRE 2 : UN ÉTRANGE PALAIS.

Sayani reprit sa route et il marcha jusqu'à ce que le jour décline et qu'il soit obligé de se préparer un abri. Il chercha un *arbre-sauveur*. On appelait ainsi des arbres bien particuliers dans la Forêt, ils offraient en effet un refuge bienvenu au voyageur égaré et aucun animal dangereux ne s'en approchait jamais, aucun insecte ou serpent venimeux, aucun prédateur. Ils prenaient racine, disait-on, là où était mort une femme ou un homme charitable. Ils servaient aussi à construire des pirogues, mais seul le shaman était en droit de désigner lequel devait être sacrifié. Sayani avait déjà assisté à l'une de ces cérémonies au début de son initiation. Kunaq avait choisi l'arbre à abattre puis avait pratiqué les rituels consistant avant tout à apaiser l'esprit qu'on allait déranger en procédant à la coupe : des présents en nature, des prières et le premier coup de hache donné par le shaman. Le bois de cette essence était facile à travailler et léger à transporter jusqu'à la rivière. On organisait une grande fête à chaque mise à l'eau et c'était l'un des moments que Sayani aimait dans la vie de son village.

Il fallut plus d'une heure à l'Atashinka pour trouver un *arbre-sauveur*. Il dénicha avant cela une liane qui contenait une sève précieuse et délicieuse à même d'étancher sa soif. Sous l'écorce de plusieurs troncs, il récupéra aussi quelques larves bien grasses qui firent son dîner. Après s'être aménagé un lit de feuilles choisies avec soin et qui permettraient de l'isoler de l'humidité du sol, Sayani s'installa pour la nuit et il sombra très vite dans le sommeil, vaincu par l'épuisement.

Il fut réveillé en sursaut par un piauhau hurleur qui venait de lancer son étonnant cri d'alarme. Cela suffit à

Sayani pour être sur ses gardes. Il avait récupéré un bâton pour se défendre. Il pourrait aussi s'avérer utile dans sa marche. L'Atashinka guetta l'éventuelle présence d'un prédateur à proximité, mais comme il ne se passait rien, il finit par se lever et se mit en route. Le ciel semblait menaçant, on entendait le dieu-tonnerre au loin. En fin de matinée, une pluie drue l'obligea à abandonner la berge, les eaux grossissaient et envahissaient la rive. Plus loin, il dut contourner une large colline à travers laquelle la rivière avait creusé son lit, dressant deux falaises face à face. Cela l'ennuya, car il perdait le cours d'eau comme repère.

Au milieu d'un parterre de fougères géantes, le jeune homme stoppa net, persuadé qu'il n'était plus seul. Il pivota lentement sur lui-même et se figea.

Le jaguar se tenait à quelques mètres, ses yeux glaçants fixés sur lui. Le cœur de l'Atashinka se mit à battre à tout rompre. Il songeait qu'il allait mourir loin des siens, sans que personne ne sache ce qu'il était advenu de lui. L'animal ne bougeait pas non plus. Au bout d'un moment, Sayani fut bien obligé de reprendre sa respiration. C'était vraiment étrange, le jaguar n'avait l'air ni apeuré ni agressif. Il aurait pu s'enfuir et disparaître dans la végétation, mais il semblait attendre. Sayani fit un pas, le fauve lui tourna le dos et avança sur le sentier. Toutefois, il finit par se retourner comme pour s'assurer que l'Atashinka le suivait.

Ils progressaient ainsi depuis une demi-heure lorsque des cris assourdissants résonnèrent soudain dans la jungle, poussés par une horde de singes-araignées qui se propulsaient dans les arbres à l'aide de leurs membres démesurés. Ils formèrent une escorte bruyante qui surprit Sayani, car ils étaient vraiment nombreux. Ils conservèrent une distance respectueuse avec le jaguar et se turent.

Veillaient-ils à ce que le prédateur reste loin de leurs petits ? Ou se comportaient-ils de cette façon par curiosité ? Difficile à dire et comme Sayani ne connaissait pas bien cette partie de la Forêt, il ignorait aussi ce qui aurait pu motiver un tel comportement. Les arbres en tout cas lui semblaient plus hauts qu'ailleurs et il régnait dans le sous-bois une ambiance étrange, presque mystique.

Mangées par la végétation, deux statues représentant le dieu-jaguar se dressèrent soudain devant lui, si impressionnantes que le jeune homme faillit prendre ses jambes à son cou. Néanmoins, dès qu'il fit mine de tourner les talons, plusieurs singes araignées dégringolèrent des frondaisons pour se placer entre lui et la direction opposée à celle du jaguar. L'Atashinka préféra ne pas les contrarier. Il remit donc en route à la suite de son guide mystérieux.

Un palais envahi par les lianes s'offrit à sa vue au détour du sentier. Malgré son état d'abandon manifeste, Sayani se laissa éblouir par sa beauté, ses tours, ses terrasses et surtout son jardin miraculeusement épargné par la végétation sauvage dans lequel ils pénétrèrent. Le jeune homme s'attarda pour admirer les plantes, ainsi que la manière dont elles étaient cultivées. Le système d'irrigation était tout à fait remarquable. Le réseau de canalisations, alimenté par une source invisible, courait entre les platebandes. Les arbres ployaient sous les fruits et les feuilles d'un vert profond. Au moment où il tendit une main pour cueillir un de ces fruits à l'aspect savoureux, il fut rappelé à l'ordre par un des singes araignées, qui vint fermement lui frapper le bras.

Le jaguar avait disparu !

Sayani grimpa les quelques marches conduisant à une terrasse envahie par des *arbres-sauveurs*, mais l'animal n'était

visible nulle part. En revanche, face à lui, deux lourdes portes s'étaient ouvertes avec un soupir presque humain.

Il entra dans une salle immense, au centre de laquelle trônait une table chargée de victuailles. Il y avait là de quoi nourrir tout un village pendant des mois. L'endroit semblait prévu pour accueillir une foule considérable et les fresques sur les murs parlaient des fêtes grandioses qui avaient dû s'y dérouler. On y reconnaissait de nombreux convives, portant de riches atours : des parures de plumes multicolores, de lourds colliers d'or, des pierres précieuses ornant leurs oreilles. Où étaient-ils donc tous passés ?

Un singe, différent par sa taille et son pelage beaucoup plus fourni et presque immaculé, apporta de nouveaux plats. C'était un ouakari, l'identifia Sayani qui n'en avait cependant jamais vu de cette couleur. Le primate inclina sa tête rouge et chauve devant le jeune homme avant de l'inviter à se servir, indiquant un fauteuil de sa petite main agile. Sayani hésita. Il y avait là une profusion de nourriture, des mets tous plus délicieux les uns que les autres. L'Atashinka réalisa aussi combien il avait faim. La longue marche jusqu'au palais avait drainé ses forces et puisé dans ses réserves.

Le jaguar revint. Il sauta sur la table et commença sa toilette, tout à fait indifférent à Sayani. Ce dernier s'assit prudemment sans le quitter des yeux.

« *Mange, Sayani.* »

La voix dans sa tête le fit sursauter. Elle semblait provenir du fauve qui continuait cependant de l'ignorer.

« *C'est bien moi qui ai parlé. Vous n'avez rien à craindre de moi. Tout ceci est pour vous, mangez.* »

Sayani porta un premier légume à sa bouche et le sentit fondre sur sa langue.

« C'est bien. Tu es mon invité et mes serviteurs sont à ta disposition. »

Le ouakari s'inclina de nouveau et deux de ses semblables apparurent pour se placer de chaque côté d'une porte.

« Lorsque tu auras fini de te restaurer, ils te conduiront à tes appartements. Je te souhaite un bon appétit. »

Sur ces mots, l'animal se leva d'un bond qui fit sursauter Sayani, puis disparut dans les profondeurs du palais.

L'estomac bien rempli, l'Atashinka se laissa ensuite guider jusqu'à une chambre somptueuse. Un lit immense trônait au milieu de la pièce, suspendu par un astucieux système qui empêchait ainsi que les serpents ne puissent se glisser sous les légers voiles tissés qui protégeaient des insectes. Sayani, une fois allongé, eut l'impression de se retrouver dans un cocon. Épuisé par son périple, le jeune homme s'endormit rapidement, malgré les questions qui emplissaient son esprit.



Il se réveilla bien plus tard, alors que la nuit était tombée. Le son lancinant d'une quena² l'avait tiré de son sommeil. Sayani se redressa pour mieux écouter cette musique surgie du néant. Il se sentit si touché par la peine qu'elle dégageait que des larmes finirent par couler sur ses joues. Il se leva pour se glisser hors de la chambre afin de déterminer d'où provenait une telle plainte. Il aperçut la silhouette d'un homme, juché sur un parapet de pierre envahi par les lianes. Étonné de découvrir qu'il n'était pas seul dans ce palais,

² Quena : flûte andine très répandue sur le continent sud-américain.

Sayani décida de le rejoindre, mais dès qu'il approcha, l'inconnu cessa de jouer et se réfugia dans l'ombre.

« C'était très beau, le complimenta Sayani. Et très triste.

— Je ne jouais pas pour toi, réfuta la voix dans les ténèbres.

— Je ne voulais pas te déranger, assura l'Atashinka. Mon nom est Sayani. »

Un silence suivit cette présentation, si long qu'il troubla l'Atashinka.

« Churin, finit par murmurer son interlocuteur.

— Tu vis ici ?

— Depuis toujours », lui confirma l'homme.

Sayani tenta de s'approcher, mais l'inconnu bougea dans l'ombre, sans pour autant quitter sa cachette. Confus, Sayani s'écarta. Visiblement, il le mettait mal à l'aise.

« Pourrais-tu jouer encore pour moi ? » demanda-t-il en prenant place à son tour sur le parapet.

Cette fois-ci, les notes s'égrenèrent plus gaîment. La musique parlait de lointains sommets, du vol du condor au-dessus des pics, de la course des nuages dans le ciel, de la pluie sur les feuilles et du parfum de la Forêt juste après l'averse. Sayani ferma les yeux, bercé par cette magie. Son cœur se gonfla de nostalgie. Lui qui avait tant voulu voyager réalisait à présent combien son village et les siens lui manquaient. Les reverrait-il un jour ?

« Tu pleures ? » releva la voix dans la nuit.

Surpris, le jeune homme essuya de nouveau ses joues. Il ne s'en était pas rendu compte et se sentit un peu honteux.

« J'ai pourtant choisi un air moins triste.

— Ce n'est pas de ta faute, lui assura l'Atashinka. Je manque de repos.

— Tu devrais retourner te coucher, lui conseilla Churin. Tu as beaucoup marché ces deux derniers jours. »

Sayani tenta de percer les ténèbres, étonné qu'il soit au courant. Mais plus rien ne bougeait dans l'ombre, bien qu'il sente encore une présence.

« Très bien, s'inclina-t-il. Bonne nuit. »

Tandis qu'il regagnait sa chambre, il eut l'impression que le regard de l'homme pesait sur ses épaules.



Le lendemain, Sayani chercha le joueur de flûte à l'endroit où il l'avait rencontré, mais il n'y avait nulle trace de ce dernier dans les environs. Il interrogea le jaguar, mais celui-ci lui assura qu'il n'y avait qu'eux deux et les singes serviteurs dans le palais. Sayani en voulut au fauve de lui cacher ainsi l'existence de Churin. Pourquoi se montrait-il aussi cruel ?

« *Divertis-moi*, ordonna la créature.

— Comment le pourrais-je ? rétorqua le jeune shaman avec humeur.

— *Tu connais bien quelques légendes. J'aimerais que tu me les racontes.*

— Je n'ai pas le cœur à ça. »

Leurs regards s'affrontèrent.

« *Je ferai tout pour que tu apprécies ton séjour ici, Sayani. Je me sens tellement seul. Désolé de t'avoir importuné avec ma requête.*

— Quand pourrais-je rentrer chez moi ? demanda l'Atashinka. Mon père est malade, je m'inquiète pour ma famille.

— *Bientôt* », promit le jaguar, mais Sayani ne le crut pas.

Finalement, ce dernier céda et raconta à son hôte la légende sur les fondateurs de sa nation. Il fit le récit de leur longue

quête, ordonnée par leur père, le Soleil, afin de trouver la terre où ils pourraient s'installer. Il raconta les doutes des deux envoyés divins, la baguette que leur créateur leur avait confiée qui refusait de s'enfoncer dans le sol et le soulagement, enfin, lorsque le miracle se produisit. Sur cette terre qui leur était ainsi désignée comme le lieu de leur nouveau royaume vivaient des hommes primitifs, ignorant tout des savoirs que les deux enfants du Soleil se chargèrent aussitôt de leur apprendre. Ils donnèrent à ce peuple la maîtrise d'une langue suave, les bases d'une science brillante, tout ce qui pourrait en faire une grande nation.

Le jaguar parut approuver ce récit en bâillant outrageusement. Il remercia l'Atashinka d'un hochement de tête, avant de s'autoriser une sieste, s'allongeant sur la table de tout son long. Sayani l'observa pendant son sommeil, n'osant toutefois pas l'approcher. Il restait fasciné par la noirceur de sa fourrure sous laquelle on devinait des muscles puissants. Quelle tentation, malgré tout, de toucher le pelage soyeux qui brillait sous la caresse d'un soleil enjôleur, dont les rayons filtraient dans la grande salle par de vastes ouvertures !

Le jeune homme se laissa lui aussi envahir par la torpeur et finit par s'endormir sur son siège.

Lorsqu'il se réveilla, beaucoup plus tard, le soleil avait laissé place à l'ombre et une certaine fraîcheur régnait à l'intérieur. Le jaguar n'était nulle part. Un peu étonné de se découvrir ainsi livré à lui-même, Sayani quitta la table et commença à explorer le palais. Cet endroit lui parut prodigieux et si gigantesque que jamais sans doute, il ne pourrait en connaître tous les recoins. Il espérait néanmoins retrouver Churin au cours de son excursion, mais le joueur de quena demeurait invisible. Le jaguar l'enfermait-il

durant la journée, pour cacher son existence à Sayani ? Pourquoi une telle cruauté ? Et pourquoi ne pas profiter, au contraire, de sa distraction le moment venu ?

Toutes ces questions n'obtinrent aucune réponse, tandis que le jeune homme poursuivait ses errances dans l'incroyable édifice. Des centaines de personnes avaient dû vivre ici autrefois, des rires avaient certainement résonné sous les vastes plafonds effondrés, des soldats avaient pu fouler de leurs pieds le sol dallé et les passerelles qui s'élançaient à l'assaut de hauteurs vertigineuses.

De tout cela ne restait qu'un impressionnant silence.

Soudain, le jeune homme sentit qu'on l'observait et en se retournant, il se retrouva nez à nez avec le jaguar.

« *Cherches-tu un moyen de partir ?* demanda celui-ci.

— Non, assura l'Atashinka. Je suis curieux, voilà tout. Où sont tous les habitants ?

— *Partis.*

— Pas tous, insista Sayani en voulant revenir sur le sujet de Churin.

— *Je suis le dernier résident de ce palais. À part toi.*

— C'est faux. L'homme que j'ai rencontré cette nuit...

— *N'était qu'un mirage. Un fantôme du passé,* le coupa le jaguar.

— Mais pourquoi me mentez-vous ? s'insurgea le jeune shaman. Nous pourrions devenir amis, lui et moi. C'est cela que vous craignez ? Que, si cela arrive, nous nous partions tous les deux ?

— *Il ne peut pas s'en aller d'ici.*

— Donc il existe ! » triompha Sayani.

Le fauve soupira.

« *Tu es sans doute la créature la plus têtue qu'il m'ait été donné de rencontrer.* »

La bête parut sur le point de bondir pour disparaître comme à son habitude quelque part dans le palais.

« Non, attendez, le retint le jeune homme en tendant les bras vers lui. Laissez-moi au moins le voir chaque nuit. Et je vous raconterai d'autres histoires, promit-il. Je ferai, tout ce que vous voudrez.

— *Vraiment ?* releva son hôte.

— *Vraiment* », affirma l'Atashinka.

La créature le considéra un moment, immobile. Seules frémissaient ses oreilles, pointées dans sa direction et ses moustaches délicates.

« *Comme tu voudras*, céda-t-elle. *Tu reverras Churin.* »

Cette promesse mit le jeune homme en joie. Il s'évertua, pour le reste de la journée, à se montrer courtois et plein d'entrain, afin que le jaguar ne change pas d'avis. Il l'accompagna jusqu'au jardin où il posa au fauve toutes sortes de questions sur les plantes qu'on pouvait y trouver et fut assez étonné de découvrir l'ampleur de son savoir. Il n'aurait jamais imaginé qu'une telle bête puisse posséder tant de connaissances, plus que... eh bien... que Kunaq lui-même.

À la fin de ce premier après-midi, plein d'espoir, Sayani réalisa que son regard changeait déjà sur son hôte qui lui faisait moins peur.



La nuit venue, il sentit une présence dans sa chambre, au moment d'aller se coucher. Churin se tenait là, toujours invisible, dans un recoin d'ombre où la lumière des torches ne parvenait pas à l'éclairer.

« Le jaguar m'a dit que tu avais demandé après moi, énonça sa voix profonde et l'Atashinka frémit.

— Pourquoi ne te montres-tu pas ?

— Cela m'est interdit, affirma le joueur de quena.

— Je ne comprends pas.

— Sache que c'est la condition à nos rencontres. Tu ne pourras jamais voir mon visage. Si cela te contrarie, je peux m'en aller.

— Non ! s'exclama aussitôt Sayani, trop heureux d'avoir de la compagnie. Reste ! Je préfère ton ombre à ton absence », murmura-t-il si bas qu'il craignit que l'autre ne l'ait pas entendu.

Mais il perçut un mouvement dans l'obscurité.

« Tu es toujours là ?

— Oui, lui répondit-on.

— Veux-tu bien... jouer encore pour moi ? »

Le son perçant de la quena s'éleva des ténèbres où Churin se tenait. Assis sur son lit, Sayani l'écouta longuement sans bouger, retenant presque son souffle, de peur que cette magie ne s'envole. Au terme du récital, il inclina la tête et remercia son compagnon.

« C'était magnifique. Qui t'a appris à jouer aussi bien ?

— J'ai eu de nombreux et de très bons professeurs, du temps où cet endroit résonnait de rires et de fêtes.

— Que s'est-il passé ? s'exclama le jeune homme, trop heureux d'en découvrir plus sur le palais devenu silencieux.

— Une terrible malédiction a frappé le maître des lieux. Et ils sont tous partis.

— Sauf toi, releva Sayani. Pourquoi ?

— Cela m'est impossible. Ma vie, mon âme transpire entre ses murs. Si je m'en éloigne plus de quelques jours, je finis par dépérir.

— Mais alors, tu n’as que le jaguar comme compagnie depuis... depuis combien de temps ?

— Des années. Peut-être des siècles. Cela fait du bien d’avoir quelqu’un à qui parler, poursuivit Churin, toujours caché. Je ne pensais pas que cela me plairait autant de pouvoir de nouveau entretenir une conversation avec quelqu’un.

— J’imagine que celles avec le jaguar doivent être assez limitées, reconnut Sayani du bout des lèvres.

— Il connaît beaucoup de choses. Tu pourrais apprendre à son contact et devenir un shaman encore plus puissant que tu ne l’es déjà.

— Comment sais-tu que je suis un shaman ? réagit Sayani.

— Tu me l’as dit, affirma Churin.

— Non, pas du tout, objecta le jeune homme.

— Alors je l’aurai entendu de la part du jaguar. Il t’apprécie et ne te fera jamais aucun mal.

— Si seulement il pouvait me laisser rentrer chez moi ! À quoi cela servirait-il d’avoir toutes les connaissances dont tu parles, si mon peuple ne peut pas en profiter ?

— Sois patient, Sayani. Je suis sûr qu’il finira par accepter que tu repartes. Même si cela lui brisera le cœur. »

La flûte ne résonna à nouveau, plus solitaire que jamais.



Ainsi la vie de Sayani prit-elle une tournure pour le moins curieuse. Ses journées, il les passait en compagnie du jaguar qui l’instruisait et qu’il divertissait lui-même des contes et légendes que Kunaq et d’autres membres de la tribu lui avaient appris. Ses nuits, il les vivait en partie dans

l'attente de retrouver Churin. Toutefois, ce dernier ne le rejoignait pas toujours et ne lui fournissait jamais d'explications sur ses absences. Ils discutaient parfois, le joueur de flûte lui posant beaucoup de questions sur son village, les Atashinkas, sa famille. Mais il en révélait lui-même très peu sur son compte. Tout juste le jeune homme apprit-il qu'il avait jadis voyagé jusqu'à la cité de l'empereur et admiré les merveilles qui s'y trouvaient.

« J'ai vu, raconta un soir Churin, les brumes célestes dévoiler le palais d'été et se franger des couleurs de l'arc-en-ciel. Les couchers de soleil sur la montagne où il se dresse, Sayani, n'ont rien de comparable avec tout ce que j'ai pu contempler depuis. Mon père me portait ce jour-là sur ses épaules et j'ai eu le sentiment d'être l'empereur lui-même, confia-t-il encore.

— Cela semble en effet prodigieux, reconnut Sayani avec envie. Je ne connais que la Forêt. Je n'ai jamais pu qu'imaginer à quoi devait ressembler le monde depuis ces hauteurs. Qu'as-tu vu d'autre ? Ce qu'on raconte sur la puissance de l'Inca est-il vrai ?

— Non, pas tout, mais ses ancêtres ont permis à son peuple d'accomplir de grandes choses et tracer des routes jusqu'à l'océan.

— L'océan ?

— Une étendue d'eau si vaste que rien ne peut lui être comparé. Et les vagues, Sayani, quand elles s'écrasent sur le rivage, rugissent comme mille jaguars.

— Oh ! ce doit être extraordinaire. »

Churin se tut à ce moment-là, comme plongé dans les souvenirs qu'il évoquait. Comment pouvait-il renoncer à toutes ces choses et se dire qu'il ne pourrait jamais les revoir ?

« Tu regrettes ?

— Cela ne sert à rien », déplora le joueur de quena.



« Accepterais-tu... ? osa un soir l'Atashinka. Accepterais-tu que je touche ton visage afin de savoir à quoi tu peux bien ressembler ?

— Que crains-tu ? se moqua son compagnon. Que je sois vieux et ridé ?

— Oh, cela, peu importe. Mais ta voix me dit tout le contraire, de toute façon. Non, cela devient juste troublant de s'adresser ainsi à une ombre. Je finis par m'imaginer des choses probablement fausses. »

Il lui fallut répéter sa demande à plusieurs reprises avant que Churin ne l'accepte. Mais cela advint un soir où il paraissait encore plus triste que d'ordinaire. Sa voix tremblait, de longs soupirs punctuaient ses phrases. Sans un mot, Sayani se leva et éteignit toutes les torches dans la chambre, ne laissant qu'un pâle rayon lunaire le guider jusqu'à la cachette où se réfugiait toujours son ami. Il attendit à quelques pas, plein d'espoir. Le joueur de flûte finit par s'avancer et se pencha, car il était beaucoup plus grand que Sayani qui ne lui arrivait qu'à l'épaule, afin que ce dernier puisse poser ses mains sur son visage, caresser ses cheveux et palper sa poitrine où battait un peu trop vite le cœur d'un guerrier.

« Es-tu satisfait ? demanda encore son mystérieux visiteur.

— Pas vraiment, reconnut Sayani. Mais au moins, cela te rend plus... réel. Parfois, j' imagine que je parle avec moi-même et non avec un autre. Et puis, un contact amical, cela fait du bien, de temps en temps. »

Il serra le bras musclé de Churin entre ses doigts. Celui-ci inclina de nouveau la tête.

« Tu as raison, approuva ce dernier. Je n'avais moi-même pas idée à quel point cela me manquait. »

Il posa sa main sur celle de Sayani et l'étreignit avec force, avant de s'écarter.

« Restons-en là pour ce soir, veux-tu ? C'est... Ça fait beaucoup pour moi. »

Et avant que l'Atashinka n'ait pu protester, il devina le départ de son compagnon.

« Churin, soupira-t-il, pourquoi me fuis-tu ainsi ? Comme tu dois être malheureux ! »

Le lendemain, le jeune homme se sentit d'humeur maussade. Cela faisait bientôt deux semaines qu'il se trouvait dans le palais et son hôte semblait décidé à le garder en ces lieux. Il aurait pu essayer de s'enfuir, mais se disait que ce serait une très mauvaise idée. Même s'il connaissait bien la Forêt, il se doutait que le jaguar n'apprécierait pas du tout et qu'il avait les moyens d'empêcher son retour. Seulement, il s'inquiétait pour son père, se demandait ce qui se passait dans son village.

Son hôte refusait de répondre à ses angoisses. Étrange d'ailleurs comme son regard, sa présence lui rappelait son visiteur nocturne. Le fauve était aussi sombre d'apparence que Churin pouvait l'être dans ses pensées. Troublé par cette constatation, Sayani se surprit plusieurs fois à dévisager le félin couleur de nuit, comme s'il essayait de percer le secret de son âme. La bête bougea alors, en lui jetant un rapide coup d'œil, pour échapper à cet examen trop insistant, et finit par le lui faire remarquer.

« Désolé, s'excusa l'Atashinka. Je m'interrogeais... Cela vous gênerait si je pouvais caresser votre fourrure ? »

Son hôte se tendit et redressa la tête, dardant sur lui son regard glacé.

« *Quelle pensée est-ce donc là ?* »

— Je... me demandais si c'était aussi doux que je l'imaginai », ne se laissa pas démonter Sayani malgré sa gorge nouée par l'appréhension.

— *Et tu ne crains pas que ta main s'y engloutisse ?*

— Quelle idée ridicule ! s'esclaffa le jeune homme, sans réussir toutefois à cacher la soudaine inquiétude que cela avait éveillée en lui. Non, je pense que ça sera... très agréable. »

Le jaguar soupira.

« *Tu ne renonceras pas à cette idée, n'est-ce pas ?* »

— En effet. »

À sa grande stupeur, il vit son hôte se lever et le rejoindre pour s'allonger près de lui.

« *Eh bien, fais comme bon te semble.* »

D'abord, Sayani flatta la tête, caressant l'animal entre les oreilles. Celui-ci ferma les yeux et parut apprécier ce traitement pourtant familier. Puis la main du jeune homme glissa le long de son cou, pour parcourir ensuite son échine et s'attarder sur son flanc. Oui, c'était doux. Et puissant. Et incroyablement excitant de sentir cette force pulser sous ses doigts. Le cœur du fauve battait avec une énergie inconcevable. Poussé par sa hardiesse, l'Atashinka se pencha pour poser son oreille contre la poitrine du jaguar et resta ainsi un bon moment à écouter cette fascinante mélodie. Le contact du pelage sur sa joue était tout à fait indescriptible. Et grisant.

« *Ça suffit*, le ramena à la réalité le félin. *Tu es ridicule.* »

La bête se leva pour s'éloigner et disparaître dans un bosquet, le laissant seul jusqu'au soir.

À la nuit tombée, Churin ne se présenta pas et Sayani fut trois jours sans voir ni son hôte ni le joueur de quena.

Cette absence le plongea dans une inquiétude singulière. Il aurait dû s'en réjouir, pourtant, et en profiter pour s'enfuir de cet étrange palais. Au bout du troisième jour, le jeune homme considéra qu'il était temps de quitter cet endroit, même s'il imaginait bien le jaguar lui tomber dessus au moment de son départ.

Sayani rassemblait ses affaires quand il entendit des sanglots. La nuit s'était faite et il avait décidé de s'en aller le lendemain matin. Il sortit de sa chambre à pas prudents et chercha l'origine des pleurs, pour découvrir l'ombre de Churin recroquevillé au pied d'un escalier. Doucement, l'Atashinka s'approcha. Il ne pouvait pas voir le joueur de flûte, mais il ressentait sa peine. Ému, il tendit les bras et les referma sur celui qu'il voulait ainsi apaiser. Churin se serra contre lui, toujours secoué par le chagrin.

« Mon ami », murmura l'Atashinka.

Il l'étreignit encore un peu plus et, penché sur lui, chuchotait des paroles réconfortantes comme l'aurait fait une mère pour son enfant apeuré. Mais Churin semblait incapable de se calmer. La fatigue eut pourtant raison de sa peine et il finit par s'endormir là. Sayani n'osa pas l'abandonner et se cala du mieux possible. Contre toute attente, il plongea lui aussi dans le sommeil.

Le chant d'un tyran quiquivi³ au ventre jaune tira le jeune homme de sa torpeur. L'aube se levait tout juste et les rayons du soleil chassaient peu à peu les ombres dans la cour où donnait l'escalier. Churin reposait contre lui, respirant lentement, mais toujours invisible aux yeux de l'Atashinka qui espéra que la lumière du jour les atteindrait dans ce refuge et qu'il verrait enfin à quoi ressemblait son ami.

³ Oiseau de la Forêt amazonienne

Son vœu fut exaucé, en effet, mais ce qui en découla lui procura une surprise indescriptible. Dès que les rayons du soleil effleurèrent les traits de Churin, celui-ci se métamorphosa pour laisser place au jaguar. Avant que la transformation ne débute, Sayani avait eu le temps d'apercevoir le visage à la peau pâle et les cheveux aussi blancs que les nuages. L'Atashinka se dégagea vivement, effrayé par cette découverte, et réveilla ainsi son hôte qui darda sur lui un regard plus glacial que jamais. Sayani trouva cependant la force de lui barrer le passage lorsque la créature voulut bondir pour s'éloigner de lui.

« Non ! Attendez ! Vous... Tu... Quel est ce prodige ?

— *Je suis maudit*, lui révéla le fauve après un silence. *Dès que la lumière disparaît, je redeviens un homme. Aussitôt qu'elle se manifeste, sous quelque forme que ce soit, je me transforme en jaguar. Je te fais peur, n'est-ce pas ?* » ajouta-t-il en voyant l'Atashinka trembler.

Cette découverte bouleversait totalement Sayani.

« Pourquoi ? demanda ce dernier. Qui vous a fait ça ? »

Son hôte soupira.

« *J'étais jadis un grand cacique parmi les viracochas. Les gens venaient de très loin pour visiter mon domaine. Je m'enorgueillissais de leur apprendre tout mon savoir sur les plantes de la Forêt, tout ce que mon père m'avait enseigné. Malheureusement, la notoriété qui devint la mienne m'a rendu aveugle et stupide. J'ai ordonné la construction de ce palais au prix de nombreuses vies humaines et j'ai obligé d'autres peuples à m'adorer comme un dieu, ce qui a fini par irriter les deiwas. Ils m'ont envoyé le dieu-jaguar pour me juger. Il est venu à moi sous les traits d'un vieux shaman qui m'a soumis à une pluie de questions. J'ai alors réalisé combien j'étais encore ignorant. Cette humiliation,*

je n'ai pas pu la supporter. Furieux, j'ai fait jeter ce vieillard présomptueux en prison. Il s'en est échappé, bien sûr, et s'est présenté de nouveau devant moi sous sa véritable apparence, pour m'apprendre la sentence prise par les dieux. Il m'a condamné à l'oubli et à vivre pour toujours tel un animal sous le regard du Soleil, et telle une ombre sous celui de la Lune. »

La créature demeura silencieuse pendant de longues minutes, ruminant sans doute le souvenir de ce moment tragique et toute la peine que cela avait engendrée pour lui.

« *Sayani ?* lança-t-il au terme de ses douloureuses réflexions.

— *Oui ?* répondit celui-ci d'une voix hésitante.

— *Je sais que ton peuple craint les viracochas, mais je te jure que je ne te ferai jamais aucun mal. Aide-moi. Je ne veux plus effrayer les gens ni les asservir. Je veux que ce palais revive, comme autrefois. »*

Le jaguar s'approcha prudemment, presque en rampant, en une attitude soumise qui stupéfia l'Atashinka, lequel se sentait incapable d'esquisser le moindre geste. L'animal posa alors sa tête sur la cuisse de Sayani et ferma à demi les yeux. Sayani se força à caresser le sombre félin entre les oreilles, mais il n'arrivait pas encore à croire ce qu'il venait de découvrir. Jaguar le jour et homme la nuit. Qui pouvait mériter un tel sort ?

CHAPITRE 3 : UN AMOUR IMPOSSIBLE.

« Aide-moi. Je ne veux plus effrayer les gens ni les soumettre. Je veux que ce palais revive, comme autrefois. »

Contemplant la Lune énorme qui s'était levée au-dessus de la Forêt, Sayani repensait à la supplique que le jaguar lui avait adressée avant de disparaître durant tout le reste de la journée. Pouvait-il vraiment l'aider ? Les Atashinkas ne craignaient pas les viracochas sans raison, ils avaient beaucoup souffert de leurs exactions et ils n'apprendraient pas de gaité de cœur la présence de l'un d'entre eux près de leur village. Mais comment ne pas se sentir touché par ce que Churin endurait, condamné à errer entre ces murs sans jamais pouvoir s'en éloigner bien longtemps, au risque que les *deiwas* ne se montrent encore plus cruels ?

Un immense soupir s'échappa de la poitrine du jeune homme. On l'avait éduqué afin qu'il aide les autres et ce besoin, il l'avait toujours ressenti. Mais voilà qu'à présent, aider les autres pouvait aussi signifier se dresser contre la volonté des dieux. Et pas n'importe lequel. Le dieu-jaguar était connu pour être le plus redoutable de tous. S'il appliquait une décision des autres divinités, comment faire pour qu'il puisse changer un jour d'avis et accepte de délivrer Churin de cette affreuse disgrâce ? Et si cela était impossible, Sayani aurait-il le courage de l'abandonner en sachant dans quelle situation se trouverait l'être maudit ?

Son père ou Kunaq seraient sans doute d'avis qu'il laisse ce viracocha à son sort, songea Sayani. À présent qu'il connaissait son secret, il avait un moyen de négocier son retour auprès des siens. Et en même temps, ce serait terrible

de profiter ainsi de cette faiblesse. Le remords rendrait bien amères d'éventuelles retrouvailles avec sa tribu.

Ce dilemme représentait une véritable torture pour l'Atashinka

« Tu vas partir, n'est-ce pas ? » le fit sursauter Churin.

Sayani pivota sur ses talons pour faire face à une ombre qui se détachait au milieu de sa chambre plongée dans une semi-obscurité. La tristesse qui vibrait dans la voix du joueur de quena lui arracha un frémissement. Tandis qu'il parlait, Sayani s'approcha et leva des mains tâtonnantes. Ses doigts tracèrent avec douceur les traits invisibles de Churin. Il sentit alors que celui-ci pleurait.

« Je t'aiderai, céda-t-il à sa nature généreuse. Et en échange, tu me laisseras rentrer chez moi.

— Sache que ce jour-là, je cesserai de vivre, affirma Churin.

— Pourquoi dis-tu ça ? s'exclama Sayani, effaré par une telle menace

— Parce que tu détiens mon cœur », murmura son compagnon.

Stupéfait, l'Atashinka ouvrit la bouche, sans rien pouvoir répondre. Quoi ? Son cœur ? Comment cela était-il possible ?

« Tu m'aimes ?

— Je suis désolé, soupira son hôte. Je crois en effet que c'est le cas. Tes mains sur moi me procurent un plaisir inédit. Entendre ta voix apaise toujours ma peine. J'aime tes sourires et la manière dont il t'arrive de me regarder. Je n'ai jamais éprouvé cela auparavant. »

Le jeune homme rougit. Il repensa à ce jour où il avait caressé le jaguar, et à ce geste, à l'instant, pour savoir ce que Churin ressentait. Sayani vit ce dernier approcher si près qu'il pouvait sentir sa chaleur. Que se passerait-il si un rayon de lune inopportun venait balayer la pièce ? Redeviendrait-il

un jaguar ? Lentement, timidement, le viracocha leva la main et effleura la joue de l'Atashinka. Celui-ci se raidit. C'était la première fois que son hôte osait un tel geste envers lui. Il devina presque aussitôt ce qui allait se produire. Churin se pencha vers lui pour poser ses lèvres sur les siennes. Sayani resta sans bouger. Un long frisson le parcourut tout entier, tandis que son cœur battait la chamade dans sa poitrine. Dépité par sa réaction – ou plutôt son manque de réaction, Churin recula d'un pas.

« Sayani, as-tu déjà aimé ? »

La réponse du jeune homme se fit attendre.

« Non. Jamais, avoua-t-il enfin.

— Pourquoi ?

— On m'apprécie uniquement parce que je suis le fils du cacique et le disciple du shaman. Les gens veulent être mes amis pour en retirer de la fierté et dire par la suite qu'ils connaissent quelqu'un d'important. Ils ne s'intéressent pas à moi pour ce que je suis, mais pour ce que je représente.

— C'est ce que tu crois ?

— Oui...

— Je trouve que c'est dommage, car en pensant ainsi, tu te tiens loin des autres et de ce qu'ils pourraient t'apporter.

Comme Churin quittait la chambre, le jeune homme eut un geste pour le retenir. Il se reprit au dernier moment et soupira.

« J'essaierai d'être ton ami. Mais c'est tout. »

Seul un silence lui répondit.



Le lendemain, Sayani découvrit le jaguar allongé près de son lit. Il s'approcha de son hôte et fut surpris par une

nouvelle envie de caresser l'épaisse fourrure noire. L'animal ouvrit les yeux avant qu'il ne cède à ce brusque désir.

« *Crains-tu désormais de me toucher ?* »

— Non. Je ne voulais pas te déranger », s'excusa-t-il aussitôt en reculant, car la créature se levait.

Elle s'ébroua, s'étira, bâilla, puis maugréa :

« *J'ai eu des réveils moins agréables.* »

Sayani l'observa, tandis qu'il se mouvait dans la pièce.

« *Eh bien, dis-moi comment faire pour que les tiens m'acceptent.* »

— Je l'ignore, avoua le jeune homme. Tes semblables sont craints. Les histoires qu'on raconte sur ton peuple sont si... extraordinaires.

— *Tu veux dire terrifiantes, rectifia le fauve. La plupart sont vraies. Jadis, nous régnions sur cette contrée, nos savoirs dépassaient largement les vôtres, nous maîtrisions l'astronomie, la médecine, la botanique. Nous pouvions voyager dans les airs.*

— Dans les airs ? l'interrompit Sayani.

— *Oui, mais ce n'était déjà plus possible à mon époque, j'ai toutefois vu les machines qui permettaient ce prodige. Je reconnais néanmoins que les viracochas sont orgueilleux, parfois colériques. Ainsi, nous n'acceptons pas certaines... limites. Nous pouvions vivre beaucoup plus longtemps que vous, mais nous finissions par décéder comme toutes les créatures sur la Terre. Un jour, l'un de nos shamans – pour faire simple – affirma qu'il avait réussi à enchanter une source et que quiconque boirait son eau pourrait devenir immortel. Nombre de viracochas se sont précipités pour bénéficier de ce bienfait et sont tombés dans un piège cruel. Non seulement ils n'ont pas cessé de mourir, mais bon nombre d'entre eux furent emportés par*

une terrible maladie et les survivants ne purent mettre au monde que des garçons par la suite. On ne le remarqua pas tout de suite. Lorsque cela devint évident, il était hélas ! trop tard. »

Le jaguar se tut un instant. Sayani écoutait son récit avec fascination.

« Certains ont perdu la raison, ils ont pourchassé vos femmes et les ont enlevées pour leur faire des enfants. Beaucoup de bébés succombaient et leurs mères mouraient à chaque fois, car l'accouchement était funeste pour elles. Cela n'arrêtait pas les viracochas, mais ils étaient affaiblis et dispersés, les peuples que nous accablions ont fini par se retourner contre nous. Mon père, au contraire, avait réussi à nouer une relation de confiance avec les tribus alentour, certains caciques vivaient au palais qui accueillait des esprits brillants qui furent aussi mes professeurs. À sa mort, cependant, je n'ai pas su porter son héritage et j'ai été gagnée par une folie identique. Tu connais la suite. »

L'Atashinka s'accorda un moment de réflexion.

« Tant que tu te transformeras en jaguar le jour, les gens refuseront de t'écouter de toute manière. Tu inspires déjà la crainte en tant que viracocha, mais la malédiction qui pèse sur toi est un fardeau encore plus lourd !

« J'en suis conscient, soupira son hôte. J'ai bien vu ton effroi lorsque tu as découvert la vérité.

— Je n'ai plus peur désormais, assura Sayani.

— *Tu as peur de ne jamais rentrer auprès des tiens ou qu'ils te rejettent s'ils te trouvent changé ou s'ils apprennent que tu m'as fréquenté. Je sais que je devrais te ramener chez toi et je sais que je te fais souffrir en te gardant ici. Je n'ai pas le courage de te laisser partir, il faut que tu me donnes le tien.*

— Je ne suis pas si courageux, protesta l'Atashinka.

— *Bien sûr que si et bien plus que moi. Sayani, je dois te dire que j'éprouve des sentiments très forts pour toi. Je t'ai observé pendant très longtemps sans pouvoir t'approcher, car je savais que ça serait impossible entre nous, avoua le jaguar. Mais lorsque je t'ai vu en train de te noyer, je n'ai pas pu rester sans réagir.*

— C'était vous ! s'exclama le jeune homme.

Le fauve inclina la tête en signe de confirmation.

— *J'aurais dû te laisser rentrer tout seul, mais je m'inquiétais pour toi, alors j'ai continué à te suivre et quand tu t'es dirigé vers mon palais, je me suis dit que tu pourrais y venir et que l'on pourrait mieux se connaître. Je ne me doutais pas que la malédiction rendrait les choses si difficiles. J'aurais dû y penser pourtant. Je suis viracocha et je suis un monstre ! »*

Sur ces mots, comme à son habitude, le jaguar disparut.

Sayani trouva refuge dans le grand hall où l'attendaient de nombreux mets qui n'eurent aucune saveur dans sa bouche. Il était touché par le destin de Churin et il n'avait jamais ressenti quelque chose d'aussi fort pour quelqu'un. Mais la sentence du dieu-jaguar avait de quoi faire réfléchir. S'il s'était montré moins orgueilleux, le *deiwa* aurait-il été moins cruel ? Difficile à dire.



Le soir, Churin entra dans la chambre de Sayani et lui demanda :

« Souhaites-tu toujours partir ?

— Oui. »

L'Atashinka sentit le viracocha s'affaisser sur lui-même. Il devina dans l'ombre sa silhouette agenouillée sur le sol. Il aurait voulu regarder dans les yeux l'homme qui désirait être son ami... et plus encore.

« Ma famille me manque, même mes frères, qui ne m'aiment pourtant pas. Je suis inquiet pour mon père, j'ignore s'il est toujours en vie.

— Il l'est, lui affirma Churin.

— Comment le sais-tu ?

— Un de mes messagers me l'a rapporté. J'ai... quelques alliés dans la Forêt comme les singes araignées qui nous ont accompagnés lors de ton arrivée. Néanmoins, l'un d'eux vient de m'informer que les choses allaient mal dans ton village, tes frères se sont emparés du pouvoir en profitant de la faiblesse de ton père et ils ne se débrouillent pas très bien.

Le jeune homme s'alarma.

« Tu en es sûr ?

— Oui et, dans ces conditions, je ne vois pas comment je pourrais te retenir. Rentre chez toi, Sayani. »

Churin n'attendit pas sa réponse et disparut dans la nuit, sous le regard interloqué de l'Atashinka. Celui-ci n'arrivait pas à y croire. Enfin ! Enfin ! Il avait obtenu ce qu'il désirait le plus. Dès son retour, il parlerait du viracocha à Kunaq, il lui demanderait comment l'aider, il lui prouverait qu'il ne leur ferait aucun mal.

S'il en était si convaincu, souffla une voix lugubre dans son cœur, pourquoi ressentait-il soudain ce sombre pressentiment ?

Le lendemain, Sayani se leva plus tôt que d'ordinaire. Il prépara ses affaires et se présenta dans la grande salle. Churin était là sous son apparence de jaguar, trois ouakaris

semblaient écouter ses consignes. Puis, sans un mot, le viracocha sortit sur la terrasse et s'enfonça dans la jungle, le jeune homme sur ses talons.

Ils marchèrent pendant plusieurs heures, jusqu'à retrouver la rivière.

« À partir d'ici, tu n'as plus qu'à te diriger vers l'ouest. Le village n'est qu'à quelques heures.

— Vraiment ?

— *Oui, vraiment*, soupira le jaguar qui plongea son regard azur dans le sien. *Je viendrai te rendre visite d'ici quelques jours. Accepterais... Accepterais-tu de me revoir ?*

— Bien sûr ! promit l'Atashinka qui restait déterminé à convaincre les siens.

— *Merci*, murmura Churin avec reconnaissance. *Bonne route, Sayani. À bientôt.* »



De retour dans son village, Sayani découvrit une situation catastrophique. Les champs étaient négligés, les gens se terraient dans leurs huttes, une ambiance lourde et menaçante pesait sur le lieu où il était né et avait grandi. Il se sentait différent aussi, comme si toute cette aventure l'avait changé. Kunaq fut le seul à se porter à sa rencontre et la première question que lui posa son disciple concerna son père.

« Je t'emmène auprès de lui », réagit aussitôt le shaman.

Le jeune homme découvrit Oroni toujours alité, le teint hâve, émacié, le regard éteint. Cette vision le choqua profondément et il s'agenouilla aux côtés du cacique pour prendre sa main.

« Sayani ? C'est bien toi ? s'enquit le chef déchu.

— Oui, père, répondit son fils qui réalisa alors qu'Oroni ne voyait plus. Que vous est-il arrivé ? l'interrogea-t-il.

— Les dieux me punissent pour mon forfait.

— De quoi parlez-vous ?

— J'ai honte, tellement honte », se lamenta Oroni.

Sayani demanda à Kunaq de les laisser, car il devinait bien que le cacique ne se confierait pas tant qu'il saurait le shaman avec eux.

« Racontez-moi, père. »

Sans doute parce que le fardeau était trop lourd à porter, le chef se confia enfin :

« J'ai volé les graines de *kipaku*. Je n'ai jamais atteint le temple où je devais me rendre.

— Dites-moi tout. »

Oroni lui raconta alors qu'une tempête l'avait surpris sur le chemin et qu'il avait dû rejoindre la rive pour se mettre à l'abri. Mais il s'était égaré dans l'obscurité et sous la pluie pour finir par se retrouver aux portes d'un palais étrange dans la Forêt. Un lieu familier pour Sayani.

« J'ai dormi dans une grande salle, mais je sentais que je n'étais pas seul. Le matin, j'ai trouvé un repas servi comme par magie. Après m'être restauré, je suis sorti et j'ai vu un jardin magnifique. J'ai aperçu ce champ de *kipaku* et j'ai ramassé les graines. J'ai pensé à la tribu, à ma famille, je voulais tous vous sauver, mais à la vérité, j'ai dérobé son bien à celui qui vivait là et je suis parti sans demander mon reste. »

Ainsi, Oroni avait découvert le palais de Churin, mais visiblement, ce dernier ne s'était pas manifesté à lui. Cela coïncidait d'ailleurs avec les jours où il se trouvait près du village et venait apporter des proies pour le jeune homme. Dire que, pendant ce temps, Oroni lui volait du *kipaku* ! Sayani se demanda s'il était au courant, d'une manière ou

d'une autre. Après tout, il lui avait bien parlé de ce messenger qui l'avait informé de ce qui se passait chez les Atashinkas.

« La culpabilité me ronge, Sayani surtout après ta disparition. Je croyais ne plus jamais te revoir et que les dieux me punissaient encore une fois.

« Ne vous inquiétez plus, père. Je me suis rendu moi aussi dans cet endroit et je pense pouvoir convaincre celui qui y habite que le désespoir vous a fait commettre une erreur, mais que vous regrettez votre geste.

— Mais qui vit dans ce palais ? » l'interrogea le cacique.

Son fils hésita à lui répondre.

« Un viracocha », lui avoua-t-il enfin.

La stupeur poussa Oroni à se redresser.

« En es-tu certain ?

— J'étais avec lui ces derniers jours. Il m'a sauvé de la noyade et m'a accueilli chez lui.

— Je les croyais disparus à jamais. Pourquoi... aurait-il fait une chose pareille ? Ces êtres sont cruels et égoïstes !

— Vous vous trompez. Churin a été assez bon pour me ramener jusqu'à vous.

— Churin ? »

Leur discussion fut interrompue par l'entrée de la mère de Sayani qui se jeta dans les bras de son fils en pleurant de joie.



L'accueil de ses frères fut beaucoup moins enthousiaste, pour ne pas dire glacial. Ils n'avaient pas du tout l'air ravis de voir revenir leur cadet et encore moins que leur père se lève de son lit peu de temps après pour sortir de la hutte qu'il n'avait pas quittée depuis des semaines. Sayani continua de

s'occuper de lui et le retour de son enfant, ainsi que l'aveu qu'il lui avait fait semblaient un remède efficace contre le mal qui rongait le cacique. Le jeune homme veilla cependant à préparer lui-même la nourriture d'Oroni, craignant un éventuel empoisonnement sans pour autant aller jusqu'à soupçonner ses aînés. Néanmoins, l'hostilité marquée de ces derniers n'eut rien d'évident à gérer. Ils avaient profité de la vacance du pouvoir pour, comme l'avait indiqué Churin, prendre certaines libertés et notamment se faire servir par les autres villageois, ce qui était une aberration totale. Sayani ne comprenait pas pourquoi les gens acceptaient de se plier à ces caprices.



Un soir que le père et le fils se tenaient tous deux devant leur hutte, le cacique se tourna vers Sayani et posa une main sur l'épaule du jeune homme dont il avait senti l'humeur malgré sa cécité.

« Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Churin devait venir. Mais je n'ai trouvé aucune trace de lui dans les environs du village. »

Oroni se raidit.

« Ce n'est pas une bonne idée.

— Il est seul...

— Et doublement maudit, lui rappela le chef.

— Je ne peux pas lui tourner le dos.

— Jamais notre peuple ne l'acceptera, tu le sais bien. »

Sayani lui confia alors que le viracocha lui avait apporté plusieurs gibiers quand Oroni était absent et que cela avait permis de nourrir les Atashinkas.

« Si je leur explique...

— Je doute que cela suffise.

— Je dois essayer de l'aider ! protesta Sayani.

— Ta réaction me semble étrange. Tu parais très attaché à cette créa... à cet homme.

— Son chagrin m'a touché et il a l'air de regretter son comportement passé. Les dieux ne l'ont-ils pas assez puni ?

— Ce n'est pas à nous de décider de la volonté des dieux, rétorqua le chef des Atashinkas.

— Peut-être faudrait-il plaider sa cause auprès du dieu-jaguar, argua encore Sayani.

— Tu n'y penses pas ! s'exclama le cacique. Ce serait très dangereux, ce *deiwa* n'aime pas qu'on le sollicite sans une très bonne raison.

— Celle-ci en est une », s'obstina son fils.

Oroni secoua la tête, constatant qu'il aurait du mal à faire changer Sayani d'avis.



L'ambiance dans le village se détériorait de plus en plus. Plus personne ne quittait sa hutte sauf pour accomplir les indispensables tâches quotidiennes. Les enfants ne jouaient plus dehors, les femmes ne se déplaçaient qu'en groupes craintifs, les hommes couraient presque depuis la rivière ou les champs pour rentrer chez eux. On ne s'attardait plus pour discuter avec le voisin ou s'enquérir des nouvelles d'un proche.

Sayani constatait la dégradation de la situation avec tristesse. Son père se remettait lentement, mais il était encore trop faible pour reprendre les choses en main et

l'ascendant que ses frères avaient désormais sur la tribu semblait difficile à renverser. Cela n'avait aucun sens. Certes, ses aînés pouvaient se montrer égoïstes et imbus d'eux-mêmes, mais ça n'avait jamais été plus loin que quelques fanfaronnades et un refus de se joindre à certaines activités. Mais de là à imposer une véritable terreur sur les Atashinkas, cela paraissait incroyable pour leur cadet. Ce dernier n'arrivait pas à leur parler, impossible de les approcher. Il se faisait repousser à chaque fois par les deux ou trois hommes qui gardaient la hutte où ses frères se repaissaient du fruit de leurs chasses sans le partager avec le village et s'enivraient d'alcool de *kipaku*.

« Au final, cette graine aura été un fléau pour notre tribu, déplora Oroni. Cette boisson rend mes fils complètement fous. Qu'ai-je fait ? se lamenta-t-il, le visage caché dans ses mains.

— Père, vous ne pensiez qu'au bien de votre peuple, vous ne pouviez pas savoir qu'on pouvait détourner le *kipaku* de cette façon. D'ailleurs, je me demande comment ils ont appris comment fabriquer ce breuvage aussi vite. »

Sayani interrogea Kunaq à ce sujet.

« Il paraît que d'autres tribus en consomment plus loin en aval de la rivière. Tes frères se sont rendus là-bas lors d'une campagne de chasse, c'est sans doute ainsi qu'ils ont découvert cette boisson. Normalement, elle est réservée aux dieux et aux shamans pour les cérémonies religieuses. »

— Ne peut-on les empêcher d'en produire davantage ?

— À moins de brûler les champs de maïs, je ne vois pas comment procéder.

— Mais ils détournent une partie de nos récoltes uniquement pour fabriquer ce breuvage alors que certaines familles ont encore à peine de quoi manger ! Ils sont tellement ivres qu'ils ne vont plus chasser et obligent

désormais certains hommes à le faire à leur place, privé de gibiers nos villageois ! s'insurgea Sayani.

— Je le vois bien, mais que veux-tu que je fasse ? Ton père doit intervenir.

— Sa cécité le handicape. Il ne pourra pas leur tenir tête dans ces conditions. Il garde pour l'instant son titre, mais en réalité, ce sont mes frères qui nous dirigent.

— Dans ce cas, je pense qu'il ne reste que toi, Sayani.

— Moi ? Je ne peux même pas les approcher.

— Je doute que tu puisses les raisonner, admit le shaman, en revanche, tu peux redonner l'espoir aux Atashinkas en leur montrant une alternative. Qu'ils ne voient plus dans tes frères les uniques successeurs du cacique.

— Je ne peux pas faire ça, je n'ai pas l'étoffe d'un chef.

— Je te trouve beaucoup transformé depuis ton retour. Tu sembles plus... sage et attentif aux autres, plus ancré dans la vie du village alors que je te croyais davantage distrait avant, centré sur ta seule personne et tes problèmes. Désormais, tu te préoccupes du sort de tes semblables. C'est un bon changement, approuva Kunaq. Le genre de changement dont les Atashinkas ont besoin. »

Ces paroles firent réfléchir Sayani, non pas qu'il se mit soudain à viser la position d'Oroni, mais il songea à tout ce qu'il avait appris aux côtés de Churin, comment le viracocha avait élargi ses horizons. Ses nouvelles connaissances pourraient améliorer la vie des Atashinkas, à condition que ces derniers ne soient pas soumis par des caciques égoïstes. Qui plus est, il ne pouvait y avoir qu'un seul chef et cette question finirait bien par provoquer des querelles entre ses aînés, ce qui n'arrangerait certainement pas les choses.

Sayani quitta le village un matin pour aller cueillir des plantes médicinales, mais aussi pour se donner le temps

d'analyser tout cela. La présence des arbres l'aidait dans ses réflexions, il n'aurait su l'expliquer, mais il sentait leur énergie tout autour de lui et elle l'apaisait. Il caressait parfois leurs troncs pour s'en imprégner davantage et le bruit du vent dans leurs feuillages lui faisait penser à de vieux amis en train de discuter entre eux.

Cela le mit encore plus en joie lorsque Churin surgit à quelques mètres de lui et attendit qu'il le rejoigne à pas pressés.

« Je suis tellement content de te revoir. »

Le jaguar eut un mouvement de surprise lorsque l'Atashinka se pencha pour le prendre dans ses bras.

« *Je ne pensais pas que cela te ferait autant plaisir* », s'étonna le félin en braquant ses yeux bleus sur l'Atashinka.

Sayani se sentit tout à coup gêné par sa réaction, peut-être trop enthousiaste, en effet. Il n'avait pourtant pas l'habitude de se montrer aussi démonstratif, même avec les membres de sa propre famille.

« C'est sincère », affirma-t-il toutefois.

Pour changer de sujet, il raconta à Churin ce que Oroni lui avait révélé.

« *J'étais au courant*, indiqua le jaguar. *J'ai constaté ce vol au retour d'une de mes absences et j'ai suivi les traces de ton père. Quand j'ai compris où il se dirigeait, je me suis abstenu de le châtier. J'aurais préféré t'offrir ces graines et t'en expliquer l'usage afin d'éviter ce qui se passe avec tes frères.* »

De cela aussi, le jaguar était au courant.

« *Mais ce qui est fait est fait et on ne peut revenir en arrière.*

— Kunaq pense que je devrais prendre position contre mes frères, confia l'Atashinka.

— *Sois prudent*, réagit aussitôt Churin. *Ils s'en sont déjà pris à toi.*

— Pardon ? s'exclama Sayani.

— *Je les ai observés quand ils t'ont transporté, inconscient, dans la pirogue et je l'ai suivie depuis la rive pour m'assurer que tu allais bien. C'est comme ça que j'ai constaté que tu étais en danger,* l'informa le jaguar.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ?

— *M'aurais-tu cru avant de voir de tes propres yeux combien ils peuvent être retors ? »*

Le jeune homme dut reconnaître que non. Mais cela expliquait leur réaction en apprenant son retour et cela signifiait que la situation était pire qu'il ne le pensait.

Sayani et Churin passèrent la matinée ensemble, le jaguar suivant l'Atashinka dans sa cueillette sans être cependant très prolix. Ils cheminaient parfois pendant de longues minutes en silence.

« J'aimerais tant que nous puissions marcher de cette façon dans la lumière du jour, regretta Sayani.

— *Tu sais que c'est impossible,* répondit tristement Churin.

— Laisse-moi plaider ta cause auprès du dieu-jaguar.

— *C'est trop dangereux ! Je ne mérite pas que tu risques ainsi ta vie pour moi, je n'en vauds pas la peine. »*

Le jeune homme ouvrit la bouche pour protester, mais un regard du fauve à ses côtés l'en dissuada.

« *Je ne peux pas t'offrir davantage, Sayani. Si cela ne te suffit pas, nous devrions en rester là. »*

L'Atashinka stoppa brusquement. Il réfléchit un instant, naviguant dans l'incertitude avant de confier :

« Non, la seule idée de ne pas te revoir me noue l'estomac. Tu m'as manqué. »

Il baissa les yeux vers Churin qui le considérait de son regard énigmatique. Comme il aurait aimé savoir à ce moment ce qu'il pensait de cette confiance.

Le soleil déclinait. L'heure de retourner au village approchait.

« Donnons-nous un autre rendez-vous, de nuit, cette fois », proposa Sayani, le cœur battant.

La réponse du jaguar tarda, ce qui mortifia l'Atashinka, car il craignit un refus.

« *Très bien, retrouvons-nous demain soir à la sortie de ton village, au bord de la rivière.* »

Ils se quittèrent sur ces mots et le jeune homme, soulagé et déjà impatient de retrouver Churin, rejoignit la hutte de Kunaq pour lui apporter sa récolte.

« Tu dois te montrer prudent, Sayani, lui enjoignit ce dernier. Je t'ai vu dans la Forêt. »

Son disciple se raidit.

« C'était lui, n'est-ce pas ? Le viracocha maudit.

— Oui, admit l'Atashinka.

— Si tes frères te découvrent avec lui, cela pourrait mal tourner. Dis-lui de rentrer chez lui.

— Mais j'ai besoin de lui ! »

Ce nouvel aveu spontané troubla Sayani.

« Tu t'engages sur un chemin périlleux, le prévint Kunaq. Le village a besoin de toi, je te le répète, mais tu ne pourras pas vivre avec ce viracocha parmi nous. Il est trop dangereux.

— Son peuple était dangereux, pas lui ! s'offusqua son disciple.

— Et tu le vois parmi nous avec la peur qu'il inspirerait ?

— Il y a des hommes bien pires que lui au sein de la tribu », rétorqua Sayani avant de quitter la hutte, furieux.



La journée parut interminablement longue à Sayani qui avait du mal à se concentrer sur ses tâches quotidiennes. Sa mère finit par le renvoyer, exaspérée par son attitude et les

erreurs qu'il commettait par distraction. Il dut néanmoins patienter encore jusqu'à la tombée de la nuit avant de pouvoir s'éclipser et se diriger vers la rivière. Il se glissa avec précaution entre les huttes, veillant à ne pas être suivi, et rejoignit ainsi le lieu du rendez-vous. Mais une fois sur place, il trouva Churin recroquevillé sur lui-même au pied d'un arbre comme s'il souffrait horriblement. Sayani se précipita vers son ami et lui demanda : « Que t'arrive-t-il ? » avec inquiétude. Il lutta pour l'aider à se relever.

« Je me suis absenté trop longtemps du palais, mes forces sont en train de m'abandonner, soupira l'homme-jaguar en s'appuyant lourdement contre l'Atashinka.

— Mais pourquoi n'as-tu rien dit ? s'exclama ce dernier.

— Ce rendez-vous semblait important pour toi, murmura Churin.

— Pas au point de te mettre en danger, répondit le jeune homme qui se sentit coupable de voir Churin dans cet état.

— Ne t'en veux pas, c'est moi qui ai décidé, pas toi, j'aurais pu te prévenir, je pensais pouvoir tenir encore quelques heures, c'est plus facile quand je suis sous l'apparence du jaguar. Une punition supplémentaire, j'imagine, pour m'empêcher de me lier à d'autres personnes. »

Sayani allait répondre quand il entendit un bruit tout proche. En levant la tête, il découvrit ses trois frères, l'air mauvais, armés de leurs arcs qu'ils braquaient sur Churin. La Lune n'était qu'un mince croissant et on ne distinguait donc qu'à peine les traits de l'homme-jaguar, mais sa stature, ne trompait pas sur sa nature.

« Qui est ce monstre avec qui tu traînes en pleine nuit ? gronda Luni, l'aîné, passablement éméché.

Ses cadets ne valaient pas mieux et chancelaient sur leurs jambes. Cela les rendait d'autant plus dangereux. Sayani se

plaça entre Churin et eux, espérant que cela suffirait à calmer leurs envies belliqueuses.

« Il m'a sauvé la vie. C'est mon ami.

— Tu oublies ce que ces créatures nous ont fait ! cracha Roani.

— Nous ? Churin ne t'a rien fait du tout. Ces histoires datent d'il y a longtemps et lui n'a rien à voir avec ça.

— Il vient voler nos femmes ! éructa Kani.

— Il vient tuer nos enfants ! » renchérit Luni.

Les flèches pointaient désormais vers la poitrine de leur cadet.

Un grondement menaçant monta de la gorge de Churin. Même sous son apparence humaine, le jaguar reprenait le dessus chez lui. Sayani le sentait prêt à bondir derrière lui.

« On s'en va. Il ne reviendra plus, tenta de les apaiser leur jeune frère.

— Pas question ! Il doit mourir ! »

Une flèche siffla dans l'air. Avec une rapidité stupéfiante, le viracocha poussa l'Atashinka sur le côté et saisit la hampe en plein vol, puis il sauta sur Luni qui venait de tirer et lui planta la pointe dans l'épaule avec un cri féroce, renversant le chasseur en arrière. Celui-ci heurta lourdement le sol et ne se releva pas, sonné. Déjà, l'homme-jaguar se ruait sur les deux autres frères, fauchant l'un avant de le plaquer par terre et de le frapper au visage, réduisant le second à l'impuissance en lui tordant le bras dans le dos et en le projetant contre le tronc d'un arbre. En quelques secondes, le combat fut terminé et les trois agresseurs neutralisés. Mais cet effort coûta cher à Churin qui s'écroula.

Sortant de sa stupeur, Sayani se précipita vers lui et tenta vainement de le remettre debout. Le viracocha tremblait de tous ses membres, ses longs cheveux blancs étaient poisseux

de sueur. En désespoir de cause, le jeune homme décida de le conduire chez Kunaq. Il réveilla le shaman en pleine nuit et ce dernier écarquilla les yeux de terreur en découvrant son disciple et l'homme-jaguar qui, sous l'effet de la lumière baignant la hutte, se transformait déjà. Sans ménagement, Sayani entra et déposa aussi délicatement que possible Churin sur la couche qui accueillait habituellement les malades.

« Il faut l'aider. Ses forces le quittent. »

Sous son apparence animale, son ami haletait.

— Mais comment veux-tu que je réussisse une chose pareille ? réagit Kunaq avec consternation.

— Il doit bien exister une potion, une formule, un talisman pour le sauver ! » s'exclama Sayani en commençant à tout retourner dans l'abri, à la recherche d'un remède.

Le shaman l'observait en silence, debout au milieu de la tente. Ses yeux allaient du jeune homme dans tous ses états au viracocha étendu sur le sol et qui semblait encore plus immense dans l'espace réduit de la hutte.

« J'ai peut-être une idée, finit-il par annoncer.

Cela suffit à stopper net Sayani.

« Mais cela vous plongera tous les deux dans un sommeil qui vous conduira aux portes de la mort, là où tu pourras plaider sa cause auprès du dieu-jaguar. Ce n'est pas sans risque, sois prévenu. Et pour lui et pour toi.

« Je suis prêt à faire tout ce qu'il faut ! » affirma aussitôt Sayani.

CHAPITRE 4 : DE TERRIBLES ÉPREUVES

Kunaq s'activait depuis l'aube pour réaliser la potion nécessaire au rituel. Quand on vint l'interrompre pour lui dire que les fils du cacique avaient été attaqués pendant la nuit par une créature féroce, il répondit qu'il n'avait rien vu ni rien entendu et qu'il ne voulait pas être dérangé durant les trois prochains jours. Il se tourna vers son disciple une fois que cela fut prêt et lui tendit un bol rempli d'un liquide verdâtre.

« Bois ceci, ordonna-t-il. Cela te transportera dans le monde des divinités et tu pourras te présenter devant le dieu-jaguar. Pendant que tu seras là-bas, je veillerai sur ton ami en le plongeant dans une transe qui le maintiendra entre la vie et la mort. Cela devrait empêcher que la malédiction qui pèse sur lui ne finisse par le tuer. »

Sayani hésita. S'il échouait, que deviendrait Churin ? N'y avait-il aucun autre moyen ? Serait-il à la hauteur d'une telle responsabilité ?

« Bois ce breuvage ou chasse à jamais ce viracocha de ton esprit ! » gronda le shaman.

Le fils du cacique s'empara alors du bol, avant de le porter à ses lèvres et d'avalier son contenu d'une traite.

Une soudaine langueur l'envahit et il s'affala. Kunaq l'allongea près de Churin.



Quand Sayani reprit connaissance, il réalisa qu'il était à genoux devant un trône de pierre, dans une salle aux

proportions stupéfiantes. De gigantesques flambeaux éclairaient d'immenses piliers, sans parvenir toutefois à amener la lumière jusqu'aux plafonds situés à des hauteurs vertigineuses. Un visage se pencha vers lui, un visage félin qui surmontait un corps humain colossal, vêtu d'habits somptueux : c'était le dieu-jaguar.

« Que me veux-tu, mortel ? » tonna sa voix caverneuse.

L'instinct de l'Atashinka lui dicta de s'enfuir, mais sa volonté de sauver Churin l'aida à reprendre son calme.

« Je souhaite que vous m'accordiez une vie.

— Quelle présomption ! cracha le dieu-jaguar. Et de quelle vie s'agit-il ?

— Celle de Churin. Je demande qu'il puisse de nouveau marcher dans la lumière comme un homme. »

Le *deiwa* se leva, courroucé :

« Cet insolent a été puni comme il le méritait. Il a bravé les dieux et a même osé me jeter dans un cachot. Il est arrogant, égoïste et malfaisant.

— Ce n'est pas le Churin que je connais. Il a changé.

— Comment ? Toi, simple mortel, tu aurais réussi à transformer le cœur de ce monstre ? Pourquoi crois-tu cela ? »

Sayani raconta alors comment Churin lui avait sauvé plusieurs fois la vie au péril de la sienne.

« Je veux l'aider.

— Quelle relation entretiens-tu avec cet homme ? »

« Je tiens à lui.

— L'aimes-tu ? l'interrompit le dieu.

— Je lui suis très attaché », formula prudemment Sayani. Cette réponse lui valut un sourire narquois.

Le dieu-jaguar demeura silencieux un long moment. D'une main distraite, il caressait les gueules redoutables qui ornaient son trône. Puis il parut prendre une décision et ordonna :

« Approche-toi et enlève cet insecte qui a niché sous l'ongle de mon doigt de pied. Fais bien attention de ne pas le percer : ce sont des femelles qui viennent sous la peau pour pondre. Si tu blesses celle-ci en la faisant sortir, tous ses œufs vont se répandre. Et c'est vraiment TRÈS désagréable », avertit le dieu-jaguar, menaçant.

Sayani savait bien tout cela. Il s'attela à la tâche avec d'innombrables précautions, luttant contre sa terreur. Cependant, alors qu'il était sur le point de réussir, le dieu remua son pied et le jeune homme atteignit l'insecte.

« Tu seras châtié, je t'avais prévenu ! » tonna la divinité d'un ton courroucé.

L'Atashinka fut alors saisi par de gigantesques urubus au plumage de nuit qui l'emportèrent très loin, dans une Forêt où il fut battu par des démons invisibles.

Les coups pleuvaient sur lui avec une violence inouïe. Il sentait les ailes, les serres, les becs, les griffes, les crocs lacérer ses chairs et le sang couler de ses plaies. Il crut sa dernière heure arriver et pleura sur son malheur, sur son orgueil, sur sa quête impossible.

Défier un deiwa ! Imbécile ! Comment espérais-tu le convaincre ? Par des paroles ? Rien ne saurait toucher ce cœur de pierre que les dieux ont choisi pour punir Churin. Cet homme ne mérite pas que tu meures pour lui.

Renonce !

Sayani serra les dents, secoua la tête, se débattit contre ses bourreaux. Par-delà les feulements, les glapissements féroces, il entendait l'air si triste de la quena, évoquant pour lui la solitude si effroyable du viracocha maudit.

Il tenta même de se redresser, mais un coup vicieux l'atteignit dans les côtes.

Renonce !

Le regard glacé du jaguar posé sur lui. Les mains de Churin sur sa peau. Les cris, les colères, le désespoir.

Renonce !

Le néant finit par happer le jeune homme, offrant un terme à ses tourments.



Le soleil se coucha et se leva sur son corps blessé. Il n'avait plus la force de gémir et songeait que la mort ne tarderait pas à l'emporter. Un raclement le força à ouvrir les yeux. À quelques pas de lui se tenait un tapir qui fouillait le sol de sa trompe, à la recherche de nourriture. Considérant sans doute que Sayani ne représentait pas une menace, l'animal finit par s'approcher de lui et lui confia :

« J'ai vu les démons s'en prendre à toi. Qu'as-tu donc fait pour mériter un tel sort ?

— J'ai... contrarié le dieu-jaguar.

— *Ce n'est jamais très sage d'irriter ce deiwa. Mais quelle idée de te rendre jusqu'à son palais ? Que lui as-tu demandé ?*

— Plaider la cause d'un ami afin qu'il lève son anathème, marmonna l'Atashinka entre ses lèvres tuméfiées.

— *Mais il ne voudra jamais !* s'exclama le tapir. *Qui est cet ami pour lequel tu es ainsi prêt à risquer ta vie ?*

— Il s'appelle Churin.

— *Le viracocha maudit ?* réagit la créature avec stupeur.

— Il a compris la leçon et n'aspire désormais qu'à vivre en paix avec les Atashinkas.

— *Vraiment ? Ton histoire semble tout bonnement extraordinaire. J'aimerais bien l'entendre dans son entier. Ne perds pas courage. Je sais comment entrer dans le palais*

du dieu-jaguar et lui voler une de ses crèmes miraculeuses pour te guérir. Attends-moi. Je ne serai pas long. »

La lune venait d'apparaître lorsque le tapir revint avec le remède. Il guida Sayani jusqu'à un point d'eau et lui rapporta quelques fruits dont le jeune homme se rassasia. Il put ainsi reprendre des forces. En échange de sa générosité, il raconta une nouvelle fois son histoire au tapir qui l'écouta avec une grande attention.

Quand le dieu-jaguar apprit que l'Atashinka était toujours vivant, il lui envoya un ibis vert comme messenger.

« Si tu veux obtenir la vie de Churin, tu devras d'abord réussir une nouvelle épreuve : il te faudra monter en haut de l'arbre qui se trouve à l'entrée de mon domaine, attraper le plus gros de ses fruits et me le rapporter. »

Sayani, malgré ses blessures, trouva la force de se lever pour accomplir cette quête. Pourtant, l'arbre était si haut qu'il doutait de pouvoir atteindre le sommet. Il resta un long moment, le visage tourné vers les branches qui se perdaient au-delà de la canopée, en se demandant comment il réaliserait l'exploit réclamé par le *deiwa*.

Un singe araignée se présenta à lui. Il portait un étrange croissant de lune sur son poitrail et son pelage arborait des reflets insolites.

« *Comptes-tu rester ainsi toute la journée, le nez en l'air, à bâiller après je ne sais quel trophée ?* »

Sayani ne s'offusqua pas de cette moquerie.

« Cet arbre est si haut ! J'ignore comment faire pour cueillir les fruits qui poussent à son sommet ! gémit-il.

« *Qui t'a demandé une chose aussi stupide ? Tu n'es pas un singe.*

— C'est le dieu-jaguar, et je pense qu'il était de toute façon certain que je n'arriverai pas à lui en rapporter.

— *En effet, il s'est moqué de toi. Je ne veux pas avoir de problème, néanmoins, je vais te montrer comment y grimper. Suis-moi.* »

Le singe araignée sauta au sol et désigna au jeune homme une première branche, puis une autre, l'aidant ainsi à escalader le tronc énorme. Toutefois, alors que la nuit s'apprêtait à tomber, Sayani n'avait pas encore atteint le sommet. Il dut se résoudre à dormir dans l'arbre lui-même, en se réfugiant sur une branche plus large. Difficile cependant de trouver le sommeil, car il craignait de chuter. Le singe araignée lui rapporta donc une liane avec laquelle il s'accrocha pour ne pas subir une aussi regrettable mésaventure.

À l'aube, après un repas frugal à base de quelques larves et de fruits que son compagnon velu s'autorisa à lui apporter, le jeune shaman reprit son ascension. Il grimpa et grimpa encore jusqu'à midi. À travers le feuillage touffu de l'arbre gigantesque, il aperçut enfin les rayons du soleil et ce qu'il cherchait : un fruit énorme et doré qui faisait presque ployer la branche à laquelle il pendait.

Comment vais-je pouvoir redescendre avec un tel fardeau ? s'inquiéta aussitôt Sayani. Il demanda au singe de lui apporter d'autres lianes, ce qui prit plusieurs heures à ce dernier, car il lui fallut rejoindre les végétaux plus petits où poussait ce dont il avait besoin. Sayani en profita pour admirer la Forêt depuis cette hauteur impensable. Elle s'étendait sous lui, dévoilant des trésors, des couleurs, une vie inédite, qu'on ne devinait pas depuis le sol. Le jeune shaman en resta stupéfait. Et l'air ici était si pur. Là-bas, étaient-ce les montagnes qu'il discernait ? Les mêmes montagnes dont Churin lui avait parlé et qu'il avait visitées enfant ?

Un bruissement sous lui l'avertit que le singe araignée était de retour. Sayani rassembla les lianes que celui-ci avait

rapportées, et tressa un filet dans lequel il posa son trophée. Il en utilisa ensuite une autre pour faire glisser le fruit jusqu'à une branche plus basse.

Redescendre lui prit moins de temps que l'ascension. Mais alors qu'il distinguait enfin le sol, l'arbre énorme frémit qui le secoua tellement que le jeune homme perdit l'équilibre et tomba au pied du tronc directement sur le présent qu'il avait cueilli.

« *Catastrophe ! s'exclama le singe araignée. Comment peut-on être aussi maladroit ? Ne compte pas sur moi pour retourner là-haut avec toi. Débrouille-toi tout seul !* » conclut-il avant de disparaître dans les feuillages.

Découragé, l'Atashinka sentit qu'il allait pleurer. Arriva un quetzal doré, qui fut touché par sa détresse.

« *Pourquoi veux-tu ce fruit ? C'est un mets pour les dieux.*

— Justement, le dieu-jaguar me l'a réclamé. Je n'avais aucune intention de le cueillir pour moi, plaïda Sayani.

« *En ce cas, ne t'inquiète pas davantage, répondit le quetzal. Je vais te rapporter ce qu'exige le deiwa.* »

L'oiseau s'envola jusqu'à la cime de l'arbre. À son retour, il déposa son cadeau dans les mains du jeune homme, qui le remercia avec des larmes dans la voix.

« *J'ai entendu parler de toi, Sayani, et je crois que ton cœur est sincère.* »

L'ibis vert arriva peu après qu'il eut prononcé ces mots. Sayani lui remit le fruit. L'oiseau disparut et revint quelques instants plus tard en lui faisant part d'une autre requête de son maître : Sayani devrait sculpter un trône pour le *deiwa* avant le coucher du soleil.

Apprenant cette nouvelle épreuve, le jeune homme faillit de nouveau céder au découragement, cependant le quetzal doré le rassura :

« N'aie crainte, je sais qui pourra t'aider. Suis-moi. »

Sayani se leva et obéit à l'oiseau. Ils marchèrent et marchèrent jusqu'à entendre un bruit caractéristique – « yih-yih » –, résonnant dans la Forêt, accompagné par un martèlement insistant. Le jeune shaman devina aussitôt qu'il s'agissait d'un pic ouentou. Le quetzal se posa sur une branche, près du volatile à la crête écarlate qui l'invectiva :

« Pourquoi viens-tu me déranger pendant mon déjeuner ?

— J'ai là un jeune homme dans le besoin. Le dieu-jaguar lui a demandé de relever un défi impossible : sculpter pour lui un nouveau trône avant le coucher du soleil.

— Et alors, en quoi cela me regarde-t-il ? rétorqua le pic ouentou, tout en continuant de marteler le tronc auquel il était accroché.

— Tu es, à n'en pas douter, le bec le plus rapide et le plus redoutable de cette Forêt. Aucun bois ne te résiste, aucune larve ne peut t'échapper. Il te serait facile de réaliser cet exploit en moins de temps encore. »

Sayani admira la ruse du quetzal. Le pic ouentou, lui, parut réfléchir.

« Pour quelles raisons le deiwa en veut-il à ce jeune garçon ? Cela va m'attirer des ennuis si je l'aide, non ? »

De nouveau, Sayani dut raconter son histoire et celle de Churin.

« Ah, mais cela change tout, en ce cas ! s'écria l'oiseau au plumage d'émeraude, une fois ce récit terminé. J'avais jadis une compagne, mais elle a été tuée au cours d'une effroyable tempête. Je connais la peine qu'on ressent en perdant un être cher. Je vais donc sculpter ce trône pour toi. Le dieu-jaguar est bien cruel de te faire subir de tels tourments. »

L'oiseau à la crête rouge se mit au travail. Bien avant le coucher du soleil, le trône était prêt. Le terrifiant dieu arriva

en personne avec sa suite et ne put cacher sa colère en constatant que Sayani avait accompli une nouvelle prouesse.

« Comment le shaman d'une tribu ridicule a-t-il pu réussir aussi facilement ? Avoue, tu es un sorcier bien plus puissant et tu te moques de moi !

— Certainement pas, seigneur. Comment oserai-je vous tromper ? Je peux vous dire néanmoins que je sais faire appel aux forces de la Forêt que vous protégez.

— La flatterie ne marchera pas sur moi, répliqua le deiwa en s'installant sur le trône qu'il avait commandé. Soit, il est confortable et ces sculptures sont d'une finesse comme j'en ai rarement vu. Tu as réussi cette nouvelle épreuve. Mais je ne te laisserai pas t'en tirer aussi facilement. »

Il imagina un défi encore plus difficile à surmonter :

« Construis-moi une maison sur la grande pierre qui se trouve au bord de la rivière, au centre exact de mon royaume. Tu devras utiliser les arbres qui entourent mon palais. »



Quand cela cesserait-il ? se demanda Sayani tout en brandissant la hache qu'il avait pu se fabriquer. Ses muscles réclamaient merci, son corps souhaitait le repos. Seule sa volonté lui permettait de rester debout. Il agissait sans réfléchir, ses gestes étaient devenus mécaniques, dépourvus d'âme. Il abattait les arbres sans respecter les rituels habituels et ce qui devait arriver arriva : sa hache se brisa. Désespéré, il se laissa tomber sur les genoux et recommença à pleurer. L'épuisement menaçait de vaincre les dernières lueurs de sa détermination. Il se roula en boule et dormit à

même le sol, contre toute prudence. Après tout, si un jaguar devait venir le dévorer, cela mettrait fin à ses souffrances.

Le matin le trouva fourbu et toujours aussi découragé.

Passait encore de couper des arbres, mais restait à résoudre le souci posé par la pierre. En effet, celle-ci n'était pas plate et demandait à être retaillée. Sayani dut fabriquer un nouvel outil, ce qui lui prit une journée supplémentaire. Il échoua plusieurs fois. Comme le retard s'accumulait, il décida de commencer son ouvrage alors que la nuit tombait. Au premier impact, la pierre se fendit en deux sur toute sa longueur !

Cette catastrophe acheva de faire sombrer le jeune homme dans un désespoir sans fond.

« *Eh bien, oui, pourquoi t'obstines-tu à sauver un viracocha dont le peuple s'est montré si cruel et à vouloir lever une malédiction bien méritée ?* » intervint un dipneuste⁴ qui sortit la tête de l'eau.

Sayani considéra le poisson sans répondre.

« *Tu devrais accepter ton échec et renoncer, lui suggéra-t-il. Dis au dieu-jaguar que tu as compris la leçon et que tu vas rentrer dans ton village. Kunaq, ton père et ta tribu t'attendent. Si tu t'entêtes, le dieu-jaguar trouvera un autre défi et encore un autre. Jamais tu n'en verras le bout. Jamais tu ne retourneras chez toi. Et Churin, de toute manière, mourra.* »

Ces paroles transpiraient-elles la sagesse ou le venin ? Se demanda l'Atashinka. Une voix lui soufflait que le dipneuste avait raison, qu'il perdait son temps, que tous ses efforts le mèneraient à la défaite, qu'il n'arriverait jamais à convaincre le *deiwa* de libérer le joueur de quena.

⁴ Poisson capable de respirer dans l'eau comme dans l'air au corps allongé comme celui d'une anguille.

Pourquoi s'obstinait-il, en effet ?

« *Quel entêté !* s'exclama la créature en le voyant se relever. *Reste où tu es, Sayani, attends l'aube et accepte ton échec.*

— Jamais ! s'écria ce dernier. Churin compte sur moi ! Comment pourrais-je me regarder en face après l'avoir abandonné ? Il n'est pas parfait, c'est vrai, et sa punition était sans doute méritée. Mais il a assez souffert. Si les dieux ne veulent pas en convenir, alors qu'ils me le disent, plutôt que de laisser le dieu-jaguar poursuivre ses épreuves. En attendant, je vais chercher une solution pour réparer cette pierre. »

Le dipneuste ouvrit sa bouche, l'air totalement ahuri... si tant est qu'un poisson puisse arborer une telle expression. Il disparut dans les eaux et Sayani songea qu'il ne reviendrait plus.

Cependant quelques instants plus tard, le jeune homme vit les deux côtés de la pierre se soulever et se recoller. Stupéfait devant cet incroyable retournement de situation, il se remit à l'ouvrage, malgré l'obscurité. Il recommença à tailler la pierre comme la première fois, toutefois cette fois-ci, elle résista. Fou de joie, il ne s'arrêta pas de travailler, ni pour dormir ni pour manger. Il craignait néanmoins de ne pas finir à temps. Il appela alors à son secours des cabézons qui le regardaient s'acharner depuis le matin. Les oiseaux à la tête rouge et au reste du plumage vert s'envolèrent en même temps et en quelques heures couvrirent le toit de branchages. La maison était prête !

Le dieu-jaguar fut prévenu et arriva pour inspecter la demeure. Comme il la trouvait solide et confortable, il se tourna vers Sayani et lui dit :

« J'ignore quel est ton secret, mais peu importe ! Jamais je ne te donnerai la vie de Churin. Elle est à moi. D'ailleurs, il est trop tard pour lui. »

Le *deiwa* poussa le jeune homme vers la rivière.



Sayani se réveilla en sursaut, le corps trempé de sueur, tremblant de tous ses membres. Le shaman tenta de le rassurer. Sayani s'emporta contre lui :

« Le dieu-jaguar m'a trompé et, par ta faute, j'ai perdu un temps précieux ! Depuis quand suis-je en transe ?

— Deux jours, répondit Kunaq, stupéfait par la colère de son ancien disciple.

— Deux jours !

Cela lui avait paru tellement plus long.

Sayani voulut se précipiter vers Churin. Mais son séjour prolongé chez les dieux l'avait vidé de ses forces.

« Tu n'iras pas loin dans cet état, affirma Kunaq. Prends cette décoction, elle t'aidera à récupérer. »

Son élève but le breuvage, tout en cherchant Churin du regard. Le jaguar était étendu sur le flanc, à l'endroit où il l'avait laissé. Son corps était parcouru de frissons et sa langue pendait sur le côté. Il semblait plus mort que vif.

« Le dieu-jaguar a rejeté ta doléance, constata Kunaq.

— Il s'est joué de moi, me proposant des défis toujours plus impossibles. Jamais il n'a eu l'intention d'accéder à ma requête. J'aurais dû vous écouter, on aurait pu tenter de ramener Churin chez lui au lieu d'essayer de convaincre ce dieu.

Le jeune homme s'en voulait tellement ! Il se traîna jusqu'au viracocha et serra sa main dans la sienne. L'homme-jaguar gémit sans pour autant ouvrir les yeux. Les larmes et le désespoir nouaient sa gorge. Il ne pouvait pas avoir surmonté toutes les épreuves du dieu-jaguar en vain.

Consterné, Kunaq le rejoignit :

« Peut-être est-ce dans l'ordre des choses. Sans doute ton ami ne peut-il être sauvé.

— Je refuse de le laisser mourir ! »

Soudain, une idée germa dans son esprit et il cria trois fois le nom d'Achiyaku. La femelle coati déboula dans le village qui s'éveillait à peine et sema une sacrée panique, vu sa taille imposante. Elle s'arrêta sans hésiter devant la hutte de Kunaq où l'attendait Sayani. En quelques mots, celui-ci lui expliqua la situation. L'animal se mit en colère :

« Le dieu-jaguar est sans cœur : il fallait une grande cruauté pour maudire Churin ainsi. N'aie crainte, Sayani, je le ramènerai chez lui. Hisse-le sur mon dos et attache-le bien. »

Sayani s'exécuta avec l'aide de Kunaq, lequel semblait vraiment impressionné par la créature magique. Achiyaku s'élança dans la Forêt. Grâce à sa nature extraordinaire, elle irait plus vite que le plus rapide des oiseaux.

Sayani, lui, se précipita à la rivière et décida d'emprunter une pirogue pour rejoindre son ami. Hors de question de le laisser seul au palais. Le shaman tenta de l'en dissuader.

« Je n'ai pas eu le temps de te le dire, mais tes frères sont partis à la recherche du viracocha.

— Quoi ? s'exclama le jeune homme.

— Je devais trouver un moyen de détourner leur attention de ma hutte, alors je leur ai fait croire que je t'avais vu avec lui et que tu m'avais confié vouloir le ramener chez lui.

— Quand sont-ils partis ?

— Hier. »

Le visage de Sayani se ferma. Il restait toutefois déterminé : il devait les rattraper et les empêcher de nuire à Churin.

« Veillez sur mon père et sur la tribu, je reviendrai aussi vite que possible. »



La pirogue filait sur l'eau, mais pas assez vite au goût de l'Atashinka. Ses frères avaient beaucoup trop d'avance sur lui et Achiyaku conduisait Churin droit dans un piège. Il avait tenté de la rappeler, en vain. Le jeune homme avait beau pagayer de toutes ses forces, il se trouvait effroyablement lent. Mais il ne renonçait pas. Il finit toutefois par avoir de la compagnie. Plusieurs silhouettes pâles le suivaient. L'Atashinka retint son souffle. Il venait de reconnaître des botos⁵, des créatures aquatiques au long nez et à la peau rose clair. Il se pencha vers la surface et tenta de leur parler :

« Pourriez-vous m'aider ? Je dois aller plus vite pour rejoindre les falaises.

— *Pourquoi les humains sont-ils toujours aussi pressés ?* lui répondit-on.

— Mon ami Churin est en danger, mes frères veulent le tuer. »

Une tête sortit de l'eau. L'animal était aveugle pourtant.

« *Si tu as une corde, attache-la à ta pirogue et glisse-la entre mes dents, nous allons te remorquer.* »

Trop heureux de cette aubaine, Sayani ne se fit pas prier. À peine avait-il procédé ainsi que le boto lui avait demandé que la pirogue bondit dans les flots et fila plus vite, bien plus vite que lorsqu'il ramait. Les créatures aquatiques le conduisirent à destination et il les remercia chaudement.

« *Pense à nous laisser des poissons de temps en temps,* répondirent-elles avant de disparaître dans la rivière.

⁵ Dauphins roses qui vivent dans les fleuves et les rivières d'Amazonie.



En pénétrant dans le jardin, Sayani fut stupéfait de voir combien celui-ci avait changé. Les plantes dépérissaient, les arbres avaient perdu toutes leurs feuilles, l'herbe avait jauni. Le palais lui-même semblait tomber en ruines. Soudain, un grondement terrible le fit sursauter. Il reconnut ce cri : c'était Churin. Le jeune homme se précipita à l'intérieur.

Quand il arriva dans la salle du banquet, son sang se figea dans ses veines, ses jambes refusèrent de le porter plus avant.

Le jaguar noir était cerné par trois chasseurs alors que d'autres gisaient à terre. Il saignait de plusieurs blessures. Le frère aîné de Sayani s'apprêtait à décocher sa flèche.

« Arrête ! » s'écria l'Atashinka.

Il se précipita et s'interposa. Une vive lueur enveloppa soudain celui-ci, les aveuglant tous. Lorsqu'ils purent de nouveau y voir, une surprise les attendait.

« Sayani ? »

Le joueur de quena se tenait devant lui, sous son apparence humaine, visiblement stupéfait de cette métamorphose en plein jour. Mais Sayani n'eut pas le temps de s'en étonner lui-même. Une première flèche siffla dans les airs, et atteignit son ami à l'épaule. Ce dernier poussa un cri de douleur et s'écroula.

« Laissez-le ! Laissez-le, je vous en supplie ! » plaida encore le jeune homme auprès de ses frères.

Toutefois, la cruauté du dieu-jaguar habitait le cœur des chasseurs qui refusèrent d'entendre raison. Achiyaku, acculée dans un coin de la salle, parvint à se débarrasser de

Roani. Puis elle se rua vers les agresseurs pour leur faire perdre l'équilibre. Elle leur arracha leurs arcs pour les réduire en pièces. Quand ils furent hors d'état de nuire, elle prononça une incantation qui les transforma en urubus noirs. Les charognards s'envolèrent en poussant des cris sinistres. La femelle coati se tourna ensuite vers Sayani qui s'était précipité pour soutenir Churin :

« Bien fait pour eux, cela leur donnera l'occasion de réfléchir aux conséquences de leurs actes. Je ne suis pas si rouillée, finalement. »

À peine avait-elle dit ces mots qu'il se fit un épouvantable vacarme dans la grande salle. Sayani fut violemment projeté en arrière et son dos heurta la table monumentale qui se dressait au milieu de la pièce. Luttant contre la douleur, il vit le dieu-jaguar face à Churin. Il prononça des paroles inintelligibles et sous le regard effrayé du jeune homme, le viracocha se volatilisa.

« Non ! Non ! hurla Sayani. Qu'avez-vous fait ? s'adressa-t-il à la divinité en colère.

— Vieille sorcière, l'ignora le dieu cruel en se tournant vers Achiyaku. Tu ne gagneras pas cette fois-ci. Retourne dans la Forêt et ne te mêle plus de mes affaires !

— *Certainement pas !* rétorqua la femelle coati. *Ta puissance égale sans aucun doute ta brutalité, mais tes menaces ne m'impressionnent pas. Où as-tu emporté Churin ? Dis-le-moi !*

— Hors de question ! »

Et le *deiwa* disparut dans un éclair silencieux.

Une fois seul, l'Atashinka se laissa glisser au sol.

« Jamais je ne le retrouverai ! » se lamenta-t-il.

Il entendit des battements d'ailes et tourna la tête pour voir deux perroquets au plumage multicolore entrer dans la

salle. Sous ses yeux, ils se transformèrent en deux jeunes femmes à la beauté éblouissante.

« Ne pleure pas, Sayani, lui annonça l'une d'elles.

— Nous sommes les épouses du Soleil et de la Lune, ajouta sa compagne. Je m'appelle Killari.

— Et moi Rawa. Le dieu-jaguar refuse d'entendre raison. Nos maris ont décidé de lever la malédiction à sa place et il s'est senti trahi. Voilà pourquoi il a enlevé Churin. Il l'a transporté jusqu'aux rives du lac Anqas, sur l'île sacrée du Soleil. Si tu veux le revoir, il te faut te rendre là-bas. »

Ces paroles suffirent à souffler un peu de chaleur dans le cœur glacé de l'Atashinka. Mais le lac Anqas, c'était si loin !

À suivre dans la partie 2 : La montagne

Sayani était né dans un pays aux formidables montagnes et aux forêts profondes peuplées d'animaux extraordinaires et de créatures magiques.

Son peuple vivait en harmonie avec la nature et prospérait sous la vigilance des dieux qu'on appelait aussi *deiwas*. Chaque tribu avait son chef et son shaman et toutes respectaient leurs ancêtres.

Sayani, quant à lui, coulait une existence paisible parmi les siens, jusqu'au jour où une terrible famine frappa toute la région.

Plongez dans ce récit aux confins d'un Pérou imaginaire et suivez Sayani dans son incroyable quête.

Couverture : Céline Simoni



Prix : 18 euros

ISBN : 978-2-364754-81-2



www.editions-voyel.fr

voy[el]